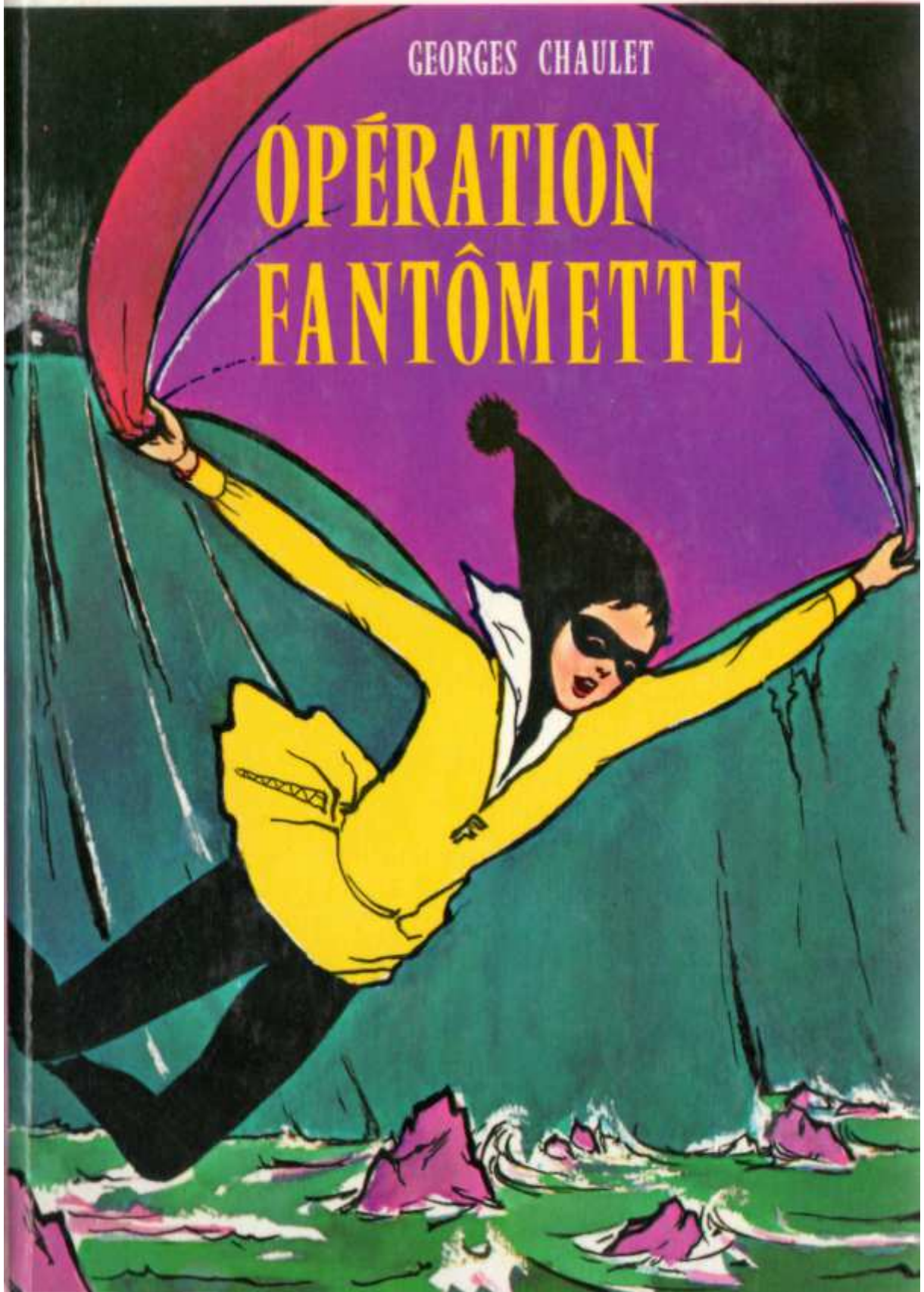


BIBLIOTHÈQUE ROSE

GEORGES CHAULET

OPÉRATION FANTÔMETTE



NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE ROSE

OPÉRATION FANTÔMETTE

PAR

GEORGES CHAULET



OPERATION FANTOMETTE

par Georges CHAULET

*

POURQUOI le bateau a-t-il des jambes? ' Pourquoi le prince d'Alpaga accroche-t-il un énorme tube en fer à sa ligne de pêche? Pourquoi ne peut-on jouer au cerf-volant sur la Côte Basque? Et que fait cette girafe sur la plage, entre un lion et un serpent de mer?

Fantômette devra mener une enquête pour trouver une réponse à ces bizarres questions. Mais si elle se doutait de ce qui l'attend, elle ne se lancerait sûrement pas dans une aventure aussi dangereuse!



DU MÊME AUTEUR

dans la même collection :

Liste des romans

1. *Les Exploits de Fantômette* 1961
2. *Fantômette contre le Hibou* 1962 Juillet
3. *Fantômette contre le géant* 1963 Janvier
4. *Fantômette au carnaval* 1963 Septembre
5. *Fantômette et l'Île de la sorcière* 1964 Aout
6. *Fantômette contre Fantômette* 1964
7. *Pas de vacances pour Fantômette* 1965
8. *Fantômette et la télévision* 1966
- 9. *Opération Fantômette* 1966**
10. *Les sept Fantômettes* 1967
11. *Fantômette et la Dent du Diable* 1967
12. *Fantômette et son prince* 1968
13. *Fantômette et le brigand* 1968
14. *Fantômette et la lampe merveilleuse* 1969
15. *Fantômette chez le roi* 1970
16. *Fantômette et le trésor du pharaon* 1970
17. *Fantômette et la maison hantée* 1971
18. *Fantômette à la Mer de Sable* 1971
19. *Fantômette contre la Main Jaune* 1971
20. *Fantômette viendra ce soir* 1972
21. *Fantômette dans le piège* 1972
22. *Fantômette et le secret du désert* 1973
23. *Fantômette et le Masque d'Argent* 1973
24. *Fantômette chez les corsaires* (octobre 1973)
25. *Fantômette contre Charlemagne* 1974 Mars

26. *Fantômette et la grosse bête* 1974
27. *Fantômette et le palais sous la mer* 1974
28. *Fantômette contre Diabola* 1975
29. *Appelez Fantômette !* 1975
30. *Olé, Fantômette !* 1975
31. *Fantômette brise la glace* 1976
32. *Les Carnets de Fantômette* 1976
33. *C'est quelqu'un, Fantômette !* 1977
34. *Fantômette dans l'espace* 1977
35. *Fantômette fait tout sauter* 1977
36. *Fantastique Fantômette* 1978
37. *Fantômette et les 40 milliards* 1979
38. *L'Almanach de Fantômette* 1979
39. *Fantômette en plein mystère* 1979
40. *Fantômette et le mystère de la tour* 1979 Aout
41. *Fantômette et le Dragon d'or* 1980 Juin
42. *Fantômette contre Satanix* 1981 Avril
43. *Fantômette et la couronne* 1982 Janvier
44. *Mission impossible pour Fantômette* 1982 Octobre
45. *Fantômette en danger* 1983 Octobre
46. *Fantômette et le château mystérieux* 1984
47. *Fantômette ouvre l'œil* 1984
48. *Fantômette s'envole* 1985
49. *C'est toi Fantômette !* 1987
50. *Le retour de Fantômette* 2006
51. *Fantômette a la main verte* 2007
52. *Fantômette et le magicien* 2009
53. *Fantômette et l'arme diabolique (spécial)* 2010

GEORGES CHAULET

OPERATION FANTOMETTE

ILLUSTRATIONS DE JEANNE HIVES



HACHETTE

230

GEORGES CHAULET

OPERATION FANTOMETTE

ILLUSTRATIONS DE JOSETTE STEFANI



HACHETTE

TABLE

I. —	AU BORD DE LA FALAISE ..	5
II. —	VISIONS SOUS-MARINES ..	17
III. —	FERBLANTERIE, SOUDURE, ÉTAMAGE	31
IV. —	FRANÇOISE TROUVE UNE EXPLICATION	41
V. —	DANS L'ARMOIRE	53
VI. —	LE DRAGON DE FICELLE ..	71
VII. —	LE COUP DE TÉLÉPHONE ..	83
VIII. —	LES TUYAUX MYSTÉRIEUX.	99
IX. —	PASSAGÈRE CLANDESTINE.	115
X. —	PLONGEURS SOUS-MARINS.	125
XI. —	LE CONCOURS	143
XII. —	SUIVEZ LE GUIDE	157
XIII. —	LA PIERRE AU COU	167

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN

7, bd Romain-Rolland - Montrouge.

Usine de La Flèche, le 15-10-1976.

1069-5 - Dépôt légal n° 3005, 4^e trimestre 1976.

20 - 05 - 2832 - 08

ISBN : 2 - 01 - 001050 - 7

CHAPITRE PREMIER

Au bord de la falaise





FANTÔMETTE leva les yeux vers le blockhaus. C'était une grosse bâtisse de béton grisâtre, massif, dont les arêtes aiguës semblaient avoir été taillées à grands coups de hache. A l'origine, ce devait être un hexagone, mais un obus en avait arraché une partie, et sa forme était devenue indéfinissable. Comme la plupart des fortins cons-

truits tout le long de l'Atlantique pendant la seconde guerre mondiale, il était bâti sur une hauteur. En l'occurrence, l'extrême bord d'une falaise. Il se trouvait même si près du bord, que le bloc arraché par l'explosion de l'obus était tombé dans la mer. Il gisait là, parmi les rochers, émergeant en partie à marée basse.

Dans la face tournée vers l'océan s'inscrivait une meurtrière horizontale, étroite, à travers laquelle on avait pu jadis tirer au canon. Elle était obstruée par du ciment. Les autres parois du blockhaus offraient une particularité curieuse; on pouvait y découvrir, à demi effacés par des intempéries, des dessins de portes et de fenêtres. Ce camouflage était destiné à tromper l'adversaire croisant au large, en donnant au redoutable édifice l'aspect d'une inoffensive maison de pêcheurs.

Curieuse comme un chat, Fantômette eut l'idée de monter sur le blockhaus pour voir ce qui pouvait s'y trouver, et pour découvrir plus commodément le merveilleux paysage de la côte. Elle

n'avait pas revêtu le costume de soie rouge, jaune et noire qu'elle réservait à ses expéditions nocturnes, mais la tenue anodine d'une fille en vacances : pantalon de toile bleue et chemisette. Un foulard enveloppait ses cheveux, et des lunettes foncées cachaient l'éclat trop vif d'un regard malicieux.

Des morceaux d'armature dépassaient du béton, dans la partie brisée. En prenant soin de ne pas s'écorcher sur ces tiges couvertes de rouille, Fantômette escalada la paroi et posa le pied sur le sommet du fortin. Elle ne trouva rien d'autre qu'une surface nue, sans intérêt.

En revanche, elle découvrit depuis ce point élevé un panorama ensoleillé qui possédait les brillantes couleurs d'une diapositive. A gauche, la côte d'un ocre jaune, parsemée de broussailles, coiffée de pins, ornée de chalets basques blancs sous leurs longs toits orangés; en face, le tapis vert de l'océan, piqué de petits points noirs : les barques de pêche parties de Saint-Jean-de-Luz. En l'air, des escadrilles

10. *OPÉRATION FANTÔMETTE*

de mouettes. A droite, la falaise se creusait pour former une crique sablonneuse couverte d'algues dont des bouffées de vent portaient l'odeur marine.

A cent pas du blockhaus, une petite villa occupait une situation analogue, en bordure de l'à-pic. Sur la façade tournée vers l'intérieur des terres, un porche de bois donnait accès à un jardin potager.

Fantômette s'allongea sur la terrasse de béton, posa le menton sur son poing et laissa son esprit vagabonder. Quel calme, quel repos! Plus d'enquêtes à faire, plus de bandits à pourchasser, plus de risques à courir! Enfin de vraies vacances!... Les seuls problèmes qui se poseraient éventuellement ne concerneraient que le choix d'une carte postale pour envoyer à une amie ou l'établissement d'un itinéraire en vue d'une excursion.

Elle était là depuis un long moment, très occupée à ne rien faire, lorsqu'un homme sortit du chalet. Il portait sur l'épaule un râteau et tenait à la main

une corbeille remplie de papiers. Grand, massif, il marchait d'un pas pesant. La tête disparaissait sous les larges bords d'un chapeau de paille.

Fantômette tressaillit et fixa soudain la silhouette avec une attention extrême. Elle murmura :

« Mais... mais j'ai l'impression d'avoir déjà vu ce bonhomme quelque part... Cette allure nonchalante... Ce vieux pull-over mangé aux mites... Est-ce que ce serait?... »

Elle retira ses lunettes noires, concentra son regard sur l'homme.

« Si je pouvais voir le visage... Ah! j'aurais dû apporter mes jumelles de marine... »

Son doute se trouva dissipé par l'arrivée d'un second personnage. Grand, mince, élégamment vêtu d'un complet blanc, il semblait avoir été découpé dans un magazine de modes. Fantômette retint une exclamation.

« Cette fois-ci, pas d'erreur! C'est le prince d'Alpaga. Qui n'est d'ailleurs pas plus prince que je ne suis Turque. Et le gros, c'est l'affreux Bulldozer.

Deux bandits de la pire espèce! Leur chef ne doit pas être bien loin. »

Comme pour confirmer cette supposition, la porte s'ouvrit et un troisième personnage apparut. Petit, vif, nez pointu et regard inquietant, il était l'âme du trio.

« Le Furet! Il est donc ici avec ses deux complices! Eh bien, ils ne sont pas restés longtemps sous les verrous! »

La jeune aventurière réfléchit. Pourquoi les trois malfaiteurs, qu'elle avait eu tant de peine à faire arrêter, se trouvaient-ils au grand air? S'étaient-ils évadés une fois de plus?

« Pour des évadés, ils me paraissent bien calmes! »

Les trois hommes, en effet, n'avaient nullement l'apparence d'individus traqués. Le gros Bulldozer ratissait des herbes mortes qu'il rassemblait en tas; le prince d'Alpaga s'asseyait sur un pliant au bord de la falaise et lançait une ligne dans l'eau; le Furet, adossé à l'un des poteaux qui soutenaient la vé-

1. Voir *Pas de vacances pour Fantômette*.

randa, allumait un cigare d'une belle longueur. Tous trois offraient l'aspect de paisibles vacanciers.

Une idée vint à l'esprit de Fantômette. Une idée qui lui fournit l'explication :

« On les a remis en liberté!... Hé! oui. Le président de la République a signé un décret d'amnistie, ce qui veut dire qu'un certain nombre de prisonniers ont vu leur temps de peine raccourci. Et ces trois-là ont sans doute bénéficié de cette faveur. Bon. Eh bien, j'espère qu'ils vont maintenant se tenir tranquilles! Et qu'ils ne commettront plus de vols, ce qui me dispensera de les faire remettre en prison! »

Elle ne put résister à la curiosité de voir ses adversaires de plus près. Elle descendit du blockhaus, cueillit une fleur et s'avança vers le chalet d'un pas tranquille, en chantonnant. Le Furet jeta vers elle un coup d'œil distrait, sans la reconnaître, puis aida le gros Bulldozer à enflammer le tas d'herbes sèches avec les papiers vidés de la corbeille. Le prince d'Alpaga continuait d'obser-

ver les mouvements de la ligne qu'il relevait de temps en temps.

Sous l'effet du vent qui soufflait assez fortement, papiers et herbes prirent feu avec rapidité. Un tourbillon de fumée enveloppa Fantômette qui s'approchait de la clôture, ralentissait le pas, avec l'espoir de saisir quelque bribe d'une conversation engagée par le Furet et Bulldozer. Tout ce qu'elle put entendre fut une phrase parfaitement anodine. Le Furet contemplait le ciel d'un air satisfait en constatant :

« Il fait bien beau, aujourd'hui... »

Elle haussa les épaules. Décidément, les trois malfaiteurs s'étaient changés en doux agneaux. Plus de projets de cambriolages, plus d'attaques de trains en perspective...

« Tant mieux, pensa-t-elle, les voilà devenus honnêtes! »

Une rafale souleva quelques papiers embrasés qui voltigèrent dans un nuage de fumée. L'un d'eux tomba aux pieds de Fantômette. Elle écrasa la flamme d'un coup de talon et ramassa machinalement la feuille sur laquelle un

texte, à demi brûlé, était écrit à l'encre violette. Elle déchiffra quelques mots : « ... terrain... communication... bloc... le chalet... penderie... »

« Aucun intérêt », murmura-t-elle en faisant du papier une boulette qu'elle envoya rouler à terre.

Fantômette eut un dernier regard vers les trois hommes qui poursuivaient leurs activités sans s'occuper d'elle, puis, longeant de nouveau la falaise, elle prit le chemin de la plage.

L'heure était venue de piquer une tête dans l'océan.



CHAPITRE II

Visions sous-marines





« **R**EGARDEZ! Regardez ce que je viens d'inventer! Un scaphandre génial! »

La grande Ficelle se précipitait vers ses amies Françoise et Boulotte qui s'affairaient pour gonfler un petit canot en plastique. Elle exhiba un bout de tuyau d'arrosage vert, d'un mètre de long. Françoise examina le tuyau et demanda d'un ton narquois :

« Tu vas faire un scaphandre avec ça ? »

— Parfaitement ! répliqua Ficelle, je vais raccorder un bout de ce tube à notre gonfleur, et respirer par l'autre bout pendant que quelqu'un pompera. Comme ça, je pourrai rester sous l'eau pendant des heures ! »

Ficelle était grande et étourdie ; Boulotte, ronde et gourmande ; Françoise, brune et éveillée.

Les trois filles se trouvaient réunies sur l'une des plages de la côte basque. Elles en changeaient presque tous les jours. Tantôt elles se rendaient à Saint-Jean-de-Luz ou Hendaye, tantôt à Guéthary ou Biarritz. Ce jour-là, la grande Ficelle avait choisi Bidart, dont la plage extra-plate lui avait paru idéale pour procéder à des essais. On avait apporté le canot, et Boulotte avait momentanément interrompu la dégustation d'un sandwich au jambon de Bayonne, pour manier le gonfleur à la manière d'un bandonéon (ce petit accordéon dont se servent les clowns musicaux).

Cette importante opération ayant

pris fin, la grande Ficelle porta la main à son front, pour protéger ses yeux, observa la ligne écumante de l'océan et déclara avec l'autorité d'un capitaine au long cours :

« Le temps est favorable pour une sortie en mer. Brise régulière de secteur ouest. Mer calme. »

Les sorties en mer, parfois pompeusement qualifiées de *croisières* par la grande Ficelle, consistaient le plus souvent à barboter dans trois pieds d'eau, à quelques brasses du bord de la plage, en éclaboussant vigoureusement à coups de pagaie les baigneurs imprudents qui s'aventureraient trop près de la *Splendeur des Océans*. Car tel était le nom du canot pneumatique.

Mais aujourd'hui, Ficelle avait formé des projets extraordinaires. Les essais de son scaphandre devant se faire à grande profondeur — avec de l'eau jusqu'au cou — il fallait gagner le large en s'éloignant à une distance énorme du sable. Au moins vingt mètres.

Françoise souleva le canot et le porta, avec l'aide de Boulotte, jusqu'aux pre-

nières vagues. Les deux filles y prirent place, puis gagnèrent le large à grands coups de pagaie. Restée sur la plage, Ficelle se battait avec son tuyau qui mettait une mauvaise volonté évidente à s'adapter au gonfleur. Le tuyau était trop grand, ou l'embout du gonfleur trop petit. Pour empêcher les fuites d'air, Ficelle prépara hâtivement un mastic composé d'un mélange de papier journal, de sable et de chewing-gum. Son engin sous-marin étant prêt,



elle rejoignit Boulotte et Françoise qui se livraient aux joies et périls de la navigation en haute mer.

On s'éloigna de la plage jusqu'à la distance propice aux essais. La grande Ficelle se mit à l'eau, chargea Françoise d'actionner le gonfleur, emboucha son tuyau et plongea dans les profondeurs marines.

Après dix secondes, sa tête réapparut. Elle toussait, crachait, haletait. Elle gémit :

« J'ai bu la tasse! Pourquoi as-tu cessé de pomper? »

— Je ne me suis pas arrêtée, dit Françoise, c'est ton tuyau qui s'est détaché. »

Très vexée de voir le peu de succès obtenu par son invention hydraulique, la grande Ficelle remonta dans le canot en grognant :

« Quel dommage! J'aurais peut-être pu traverser l'Atlantique en nageant sous l'eau... On m'aurait donné une médaille olympique! »

Comme elle avait à peu près autant de suite dans les idées qu'un jeune

chimpanzé, elle cessa bien vite de penser à son tube-scaphandre, pour concentrer son attention sur une magnifique vedette rapide qui s'approchait avec un puissant ronflement, en soulevant des gerbes d'écume. La grande Ficelle ouvrit des yeux ronds et s'écria :

« Oh! Regardez s'il est joli, ce bateau! C'est un comme ça que je voudrais! Si on me l'offrait, je le prendrais tout de suite! »

La vedette ralentit son allure, stoppa à quelques encablures. Le pilote quitta son poste et disparut à l'intérieur de la coque. Ficelle manifesta aussitôt son désir d'aller voir de plus près les détails admirables de la machine flottante. Boulotte croqua un sucre d'orge pour se donner des forces, puis elle entreprit de pagayer, imitée par Françoise.

N'ayant pas de pagaie, Ficelle aida à la propulsion d'une manière très personnelle. Penchée sur l'avant du canot, le nez au ras des vagues, elle ramait avec les mains en arrosant copieusement ses amies.

Luttant contre le vent debout et la

marée montante, les trois filles parvinrent à proximité de la vedette, au point d'en toucher presque la coque. Ficelle jetait des « oh ! » et des « ah ! » enthousiastes, tout en détaillant les cuivres bien astiqués, les boiseries vernies, les petits rideaux de soie mauve que l'on entrevoyait derrière les hublots. Sur la proue, le nom étincelait en lettres d'or : *Askena*.

Après avoir longuement inspecté la partie visible du bateau, Ficelle décida de jeter un coup d'œil sur ce qui était immergé. Elle annonça :

« Je vais inspecter le dessous de la coque. Ce doit être passionnant à regarder ! Je parie même que je serai capable de passer sous le bateau et de ressortir de l'autre côté ! »

— Entendu, dit Françoise, si tu n'es pas remontée d'ici ce soir, j'irai te repêcher. »

Ficelle chaussa une paire de palmes, constata avec ravissement qu'elles lui faisaient « de merveilleux grands pieds de grenouille » ; puis elle cracha dans son masque et étala la salive sur le car-

reau avec application. Opération tout à fait dépourvue d'élégance, mais très efficace pour empêcher la formation de buée. Ensuite, elle compta de dix à zéro et piqua du nez dans la mer.

Boulotte entama un sucre d'orge à la framboise (elle en avait emporté une petite provision) et constata :

« Elle se débrouille mieux que l'année dernière, on dirait...

— Oui, dit Françoise, à force d'avaler des tasses d'eau, elle finit par savoir nager.

— Tu crois qu'elle va pouvoir passer sous la vedette ?

— Je ne sais pas. Il faudrait qu'elle ait assez de souffle... Ah ! non, la revoilà... »

La tête de Ficelle émergeait à trois mètres du canot. Elle criait quelque chose d'une manière indistincte et agitait les bras. Elle se mit à nager vigoureusement vers le canot, s'y agrippa, arracha son masque. Les yeux hagards, l'air affolé, elle balbutia :

« Je viens de voir... de voir une chose épouvantable ! Le bateau... il a...

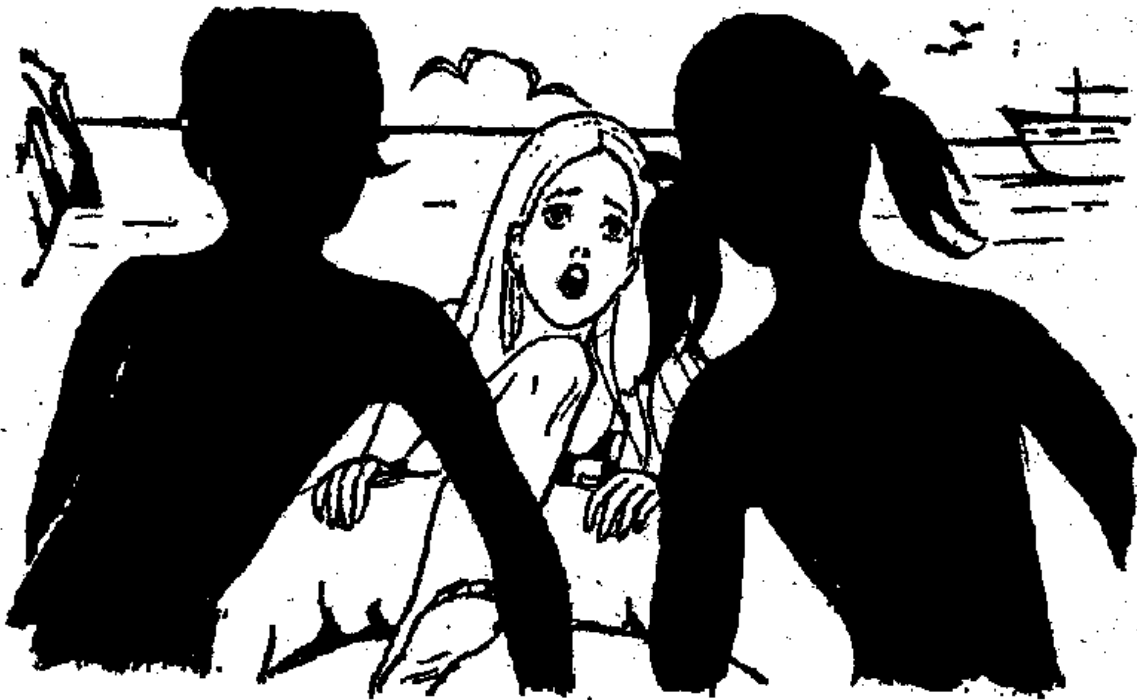
— Eh bien, demanda Françoise, qu'a-t-il, ce bateau? »

Ficelle remonta sur le canot aussi vite que possible et, dans un souffle, prononça une phrase stupéfiante :

« *Il a des jambes!* »

..

Françoise et Boulotte regardèrent leur amie avec attention, pour voir si elle n'était pas subitement frappée de



folie. Ou peut-être s'agissait-il d'une plaisanterie? Mais non. Ficelle parlait sérieusement. Elle répéta avec force :

« Oui, des jambes! C'est affreux! Allons-nous-en d'ici! J'ai peur... »

Françoise dit sèchement :

« Voyons, un peu de calme. Qu'as-tu vu exactement? »

— Je te l'ai expliqué. Il y a deux grandes jambes sous la coque... Elles remuent! »

Françoise eut un geste d'agacement.

« Passe-moi le masque et les palmes. Je vais voir ce que c'est. Avec l'imagination que je te connais... Tu verrais un éléphant là où il n'y a qu'une fourmi.

— Je t'assure... »

Mais Françoise avait déjà plongé. A grands coups de palmes, elle se propulsa dans l'eau verte, jusque sous la masse sombre de la vedette. Elle regarda à droite, vers l'étrave. La coque était nue. Du côté gauche, vers l'étambot, il n'y avait que l'hélice et le gouvernail. Aucune trace de jambes. Elle

poursuivit sa plongée sous la coque, remonta de l'autre côté puis, une fois à la surface, contourna la vedette pour revenir au canot. Ficelle demanda anxieusement :

« Alors, tu les as vues ? »

— Ma pauvre amie, tu as rêvé. Il n'y a rien du tout. »

Ficelle explosa :

« C'est ça ! Dis tout de suite que je suis une menteuse ! Je te répète que j'ai vu deux grandes jambes... Toutes noires ! »

A cet instant, une voix d'homme s'éleva :

« Ohé ! du canot ! Ne restez pas là ! »

Les trois amies tournèrent la tête. Le pilote de la vedette avait repris sa place à la barre. Il leur faisait signe de s'éloigner.

Ficelle fronça les sourcils et grogna :

« Pourquoi on s'en irait ? Si je veux rester là, moi ? C'est bien mon droit ! La mer est à tout le monde ! »

Mais Françoise l'arrêta :

« Ils vont probablement se remettre en route. Et leur sillage risque de nous

faire chavirer. Allons, aux pagaies! Revenons à la plage. »

De nouveau, Ficelle aspergea copieusement ses amies; Boulotte croqua un autre sucre d'orge (un jaune, au citron), et Françoise entonna une chanson de circonstance :

*Maman, les p'tits bateaux
Qui vont sur l'eau
Ont-ils des jambes?
— Mais oui, bon p'tit bêta,
S'ils n'avaient pas
Ils n'marcheraient pas!*



CHAPITRE III

Ferblanterie, soudure, étamage





FANTÔMETTE s'allongea sur la dalle surchauffée du blockhaus, tira de son étui en cuir une paire de jumelles à fort grossissement et la braqua vers la villa pour en observer les détails.

Des traînées de pluie le long des murs, quelques lézardes et des tuiles manquantes indiquaient que la date de

construction n'était pas récente. Au-dessus du porche, un nom à demi effacé était peint sur une grosse poutre de chêne : *Goïcoetchea*. Sous ce porche, enfoncé dans une chaise longue, le gros Bulldozer faisait la sieste. Le Furet et le prince d'Alpaga tiraient sur des cigares en regardant vers la route qui bordait l'extrémité du jardin. Ils semblaient attendre quelqu'un.

Fantômette se demandait si elle n'allait pas quitter son poste d'observation surchauffé pour se mettre à la recherche d'un coin d'ombre, lorsqu'une camionnette brimbalante s'approcha dans un grand bruit de ferraille et stoppa devant le portail. Le Furet marcha à la rencontre du conducteur. Un homme en blouse grise, la tête coiffée d'un béret.

Grâce à ses jumelles, Fantômette put voir qu'il prenait dans son véhicule un sac de cuir de forme allongée, semblable à ceux qu'emploient les plombiers pour y mettre leur outillage. Il suivit le Furet et le prince à l'intérieur du chalet. Elle fit la moue.

« Encore rien de suspect. La maison est vieille; ses occupants font faire quelques travaux pour la remettre en état. »

Elle examina la camionnette, lut la mention : « *Benjamin Hirigoyen, Saint-Jean-de-Luz. Ferblanterie, soudure, étamage.* »

Fantômette réfléchit.

« Voyons... Un étameur, ce n'est pas tout à fait la même chose qu'un plombier... Au Pays Basque, les étameurs vont de ferme en ferme pour souder les boîtes de conserve où l'on met les foies d'oie ou les pâtés de porc. Mais en ce moment, ce n'est pas du tout la saison pour faire ce genre de travail... Alors, pourquoi est-il venu ici? »

Elle resta un quart d'heure allongée sur le blockhaus, comme un lézard, puis se décida à chercher un coin ombragé. Elle se glissa sous une haie au feuillage parcimonieux, cueillit un brin d'herbe desséchée et le mâchonna en rêvant. La chaleur, le calme de ce bel après-midi ensoleillé l'invitaient au sommeil...

Peut-être fermait-elle déjà les yeux,

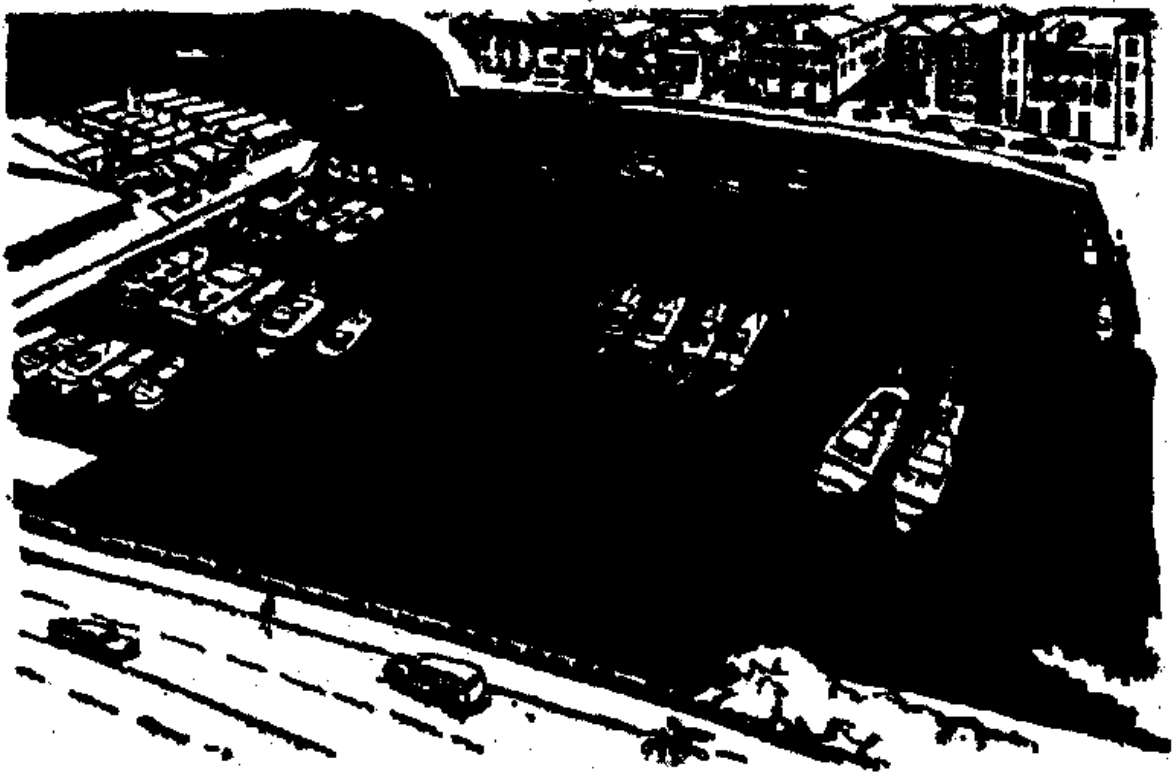
lorsque la porte du chalet s'ouvrit de nouveau pour laisser sortir l'étameur. Il remonta dans sa camionnette, démarra dans un grand nuage de fumée bleue et reprit la route.

Aussitôt sur pied, Fantômette se dirigea vers un buisson où elle avait dissimulé un cyclomoteur japonais de taille minuscule, mais très puissant et rapide. Elle se lança sur les traces de la camionnette qui prit la direction de Saint-Jean-de-Luz.

Vingt minutes plus tard, l'étameur s'arrêta devant l'une des vieilles maisons qui bordent le port de pêche. Au rez-de-chaussée, une enseigne reproduisait les indications portées sur le véhicule : *Benjamin Hirigoyen, etc.*

Fantômette attendit que l'étameur eût disparu dans son atelier, puis elle ouvrit une des sacoches de son cyclomoteur, y prit une paire de pinces et s'en servit pour arracher une des pattes de métal qui fixaient le pot d'échappement.

Elle entra dans le bâtiment, expliqua le motif de sa visite. L'étameur tira le



béret sur son front, poussa un ou deux grognements et dit, avec un pittoresque accent basque :

« Ce n'est pas grave. Je m'en vais vous faire une petite soudure. »

Habilement, Fantômette l'interrogea pendant qu'il effectuait la réparation.

« Vous avez beaucoup de travail, en ce moment ?

— Bah ! Plus ou moins... Le métier se perd !

— Tiens ! Et pourquoi ? »

Il expliqua que les récipients étamés reculaient devant l'offensive des plastiques. Quant aux conserves campagnardes, elles se faisaient de moins en moins, le paysan préférant vendre ses produits directement aux usines.

« Cependant, observa Fantômette, je vois que vous avez une camionnette. Vous allez faire de l'étamage chez les fermiers des environs ?

— Oh ! plus guère... Je m'oriente maintenant vers la réparation des voitures. Dans quelque temps, je vais transformer mon atelier en garage. Ça me rapportera plus que de souder des boîtes... Quoique, aujourd'hui, je n'aie pas à me plaindre. J'ai fait une bonne journée.

— Ah ? Vous avez soudé des boîtes ? »

Soudain, le visage de l'homme parut se fermer. Son regard devint méfiant, fuyant. Il donna un coup de lime sur la soudure encore chaude, se releva et dit :

« Voilà, ma petite demoiselle, ça ne bougera plus. »

L'interrogatoire tournant court, Fantômette n'eut d'autre ressource que de payer la somme — d'ailleurs modique — qui lui fut demandée, et de quitter l'atelier sans avoir rien appris de plus. Elle contourna le bassin bourré de bateaux de pêche peints en bleu, traversa la ville et reprit la route qui longeait la côte.

Un doute lui venait à l'esprit. Non, il n'était pas pensable que le Furet et ses complices aient abandonné leurs activités néfastes. S'ils avaient fait venir un étameur chez eux, s'ils lui avaient donné une grosse somme — ce que révélait l'expression « j'ai fait une bonne journée » — c'est parce que l'artisan avait effectué un travail important. Mais lequel ?

« Pour le savoir, pensa Fantômette, le plus simple est d'aller faire un tour à l'intérieur du chalet. A condition que ces messieurs n'y soient pas... Donc, il faut commencer par les obliger à en sortir... Comment vais-je m'y prendre ? Je dois trouver un prétexte pour les attirer au-dehors... »

40. *OPÉRATION FANTÔMETTE*

En passant devant le *Ciné Luz*, elle vit une affiche bariolée qui annonçait :

**DES RHODODENDRONS
POUR MA CONCIERGE**

Superproduction en panorascope et multicolor

Séance à 18 heures

Sous le titre du film, un affreux bandit masqué attaquait un train postal en brandissant un énorme revolver.

Fantômette eut un petit rire de satisfaction. Elle sauta au bas de sa machine et se dirigea vers la caisse du cinéma.

CHAPITRE IV

Françoise trouve une explication





A SSISE sur le sable, le menton posé sur ses poings, la grande Ficelle fronçait les sourcils en battant la mesure avec son pied droit. Elle grommela :

« C'est tout de même malheureux, qu'on ne veuille pas me croire quand je dis quelque chose ! Je suis sûre, moi, que ce bateau avait des jambes ! »

Boulotte retira le couvercle de carton qui fermait un petit pot de crème glacée, dans laquelle elle plongea une minuscule cuiller en plastique. Après avoir goûté et fait claquer sa langue, elle répondit :

« Pourtant, Françoise a prétendu qu'un bateau à jambes, ça n'existe pas...

— La preuve que si ! D'ailleurs, j'ai bien envie de retourner le voir de plus près, ce bateau.

— Tu vas encore avoir peur. »

Ficelle prit un air dédaigneux.

« Je n'ai jamais peur. Sauf quand je vois une souris. Ou une araignée. Ou quelque chose d'effrayant. »

Boulotte désigna l'océan avec sa cuiller.

« En tout cas, tu ne pourras pas revenir voir le bateau, vu qu'il est parti quand nous faisons la sieste. »

Ficelle se pencha sur l'oreille de Boulotte et lui confia :

« Je sais où il est... En allant acheter une carte postale, il y a une demi-heure, je l'ai vu devant la falaise.

— Ah? Et tu veux qu'on aille naviguer par là? C'est plein de rochers!... Moi, j'aime mieux rester ici à manger des glaces! Vas-y avec Françoise...

— Je ne sais pas où elle est... Tant pis, j'y vais toute seule. »

La grande fille tira le canot jusqu'à l'eau, embarqua et pagaya vers le large. A peine une minute plus tard, le coup de sifflet d'un maître baigneur la contraignit à faire demi-tour : la marée descendante risquait de l'entraîner loin de la côte.

Rageant et bougonnant, elle revint vers Boulotte. Françoise réapparut à cet instant et Ficelle s'empessa d'exprimer sa déception.

« Pas moyen d'aller voir la vedette de près! On m'en empêche... Je suis brimée!

— Non, dit Françoise, rien ne t'interdit de la voir.

— Si! Le maître baigneur! Il nous interdit d'aller en haute mer.

— Tu n'as pas besoin d'aller en mer. L'*Askena* vient d'accoster au petit port de Guéthary.

— Oh! Tu es sûre? Elle était devant la falaise, tout à l'heure.

— Je te répète qu'elle se trouve à Guéthary.

— Bon! Alors, j'y vais. Et je demanderai au propriétaire pourquoi elle avait des jambes ce matin. »

Les trois amies dégonflèrent le canot et quittèrent la plage de Bidart. Une demi-heure de marche les amena dans le port miniature de Guéthary, qui se



compose d'une petite jetée protégeant l'accès à un plan incliné, en ciment, le long duquel on fait monter ou descendre les bateaux de pêche. Contre la jetée était amarrée la vedette. Accoudé à la roue de gouvernail, le pilote fumait une cigarette en observant le mouvement des vagues qui se brisaient contre l'amas de roches séparant le port de la plage. Il portait une vareuse de grosse toile bleue et un béret basque.



Ficelle l'interpella :

« Monsieur, monsieur! Excusez-moi de vous demander pardon, mais je voudrais bien savoir pourquoi votre bateau a des jambes?... »

Interloqué, l'homme ouvrit une bouche muette. Puis il s'imagina que l'on voulait se moquer de lui et répondit du tac au tac :

« Mon bateau, il a des jambes pour courir plus vite après le poisson. »

Ce fut au tour de Ficelle de rester bouche bée. Elle balbutia :

« Mais... monsieur... c'est vrai, ce que je vous dis... ce matin, je les ai bien vues... elles remuaient... »

Le pilote haussa les épaules et tourna le dos à Ficelle, indiquant clairement que ce verbiage l'agaçait. Françoise entraîna son amie.

« Viens, inutile d'insister. D'ailleurs, je crois que j'ai ma petite idée là-dessus... »

— Ah! dis vite...

— Attends! Allons faire un tour sur la plage. »

Elles quittèrent le port, longèrent le

casino et descendirent sur le sable fin. Elles purent découvrir un mètre carré de plage libre, entre une multitude d'estivants qui se rôtissaient au soleil. Ficelle reprit l'offensive :

« Alors, cette idée ? »

— D'abord, dit Françoise, une question : les jambes que tu as vues, elles étaient *noires*, n'est-ce pas ?

— Heu... oui.

— Allongées, et terminées par des palmes ?

— Heu... oui, maintenant que tu m'y fais penser.

— Tu n'as pas l'impression qu'il s'agissait tout simplement d'un plongeur autonome ? Un homme-grenouille ? »

Ficelle plissa son front.

« Oui, évidemment, ça ressemblait aux jambes d'un homme-grenouille. Mais justement, je n'ai vu que ses jambes... *Il n'avait pas de corps !* »

Françoise eut un hochement de tête affirmatif.

« Très bien, c'est ce que je pensais. C'est effectivement un plongeur que tu as vu, mais le haut de son corps était en-

foncé dans la coque de la vedette.

— Quoi?

— Ce n'est pas difficile à comprendre. Dans le fond de la vedette, il y a une ouverture. Un trou communiquant avec la mer, par où des scaphandriers peuvent entrer et sortir. Ce genre de puits existe sur certains submersibles et dans les maisons sous-marines du commandant Cousteau.

— Alors?

— Alors, ma chère Ficelle, au moment précis où tu es passée sous la coque, un homme-grenouille était en train de remonter dans l'*Askena*. Et quand j'ai plongé à mon tour, je n'ai rien vu, parce qu'il était déjà passé à l'intérieur, en refermant une trappe derrière lui. »

Ficelle gratta le bout de son nez, signe de réflexion intense, et demanda :

« Mais... comment as-tu deviné qu'il s'agissait d'un plongeur autonome? »

— Facile. Je viens d'apercevoir des tubes jaunes à travers un hublot. Ce sont des bouteilles d'air comprimé.

— Ah! bon. Et pourquoi font-ils de

la plongée sous-marine, ces gens-là?

— Tu sais, c'est un sport comme un autre. Tu en fais aussi, de la plongée.

— Moi?

— Oui, avec ton tuyau d'arrosage.

— Ah! c'est vrai, je l'oubliais. Tiens, je viens justement d'inventer un nouveau système qui m'évitera de boire de l'eau. Tu vas voir... »

Ficelle fouilla dans son sac de plage, en sortit un bloc-notes et un crayon à bille. Elle se mit à griffonner tout en expliquant :

« Voilà. Il me faut une cloche à melon. Pour faire un casque de scaphandrier. Puis une pompe à vélo pour envoyer de l'air... Ce sera plus commode que notre gonfleur accordéon. Et pour lester, un gros kilo de plomb bien lourd... »

Mais Françoise n'écoutait pas. Toutes les deux ou trois minutes, elle regardait sa montre.

« Pourquoi regardes-tu l'heure? s'enquit Ficelle.

— J'attends qu'il soit dix-huit heures.

— Ah? Que vas-tu faire à dix-huit heures?

— Je vais m'en aller.

— Où ça? »

La brunette se pencha sur l'oreille de Ficelle et chuchota :

« Ecoute. Si on te demande où je suis allée, tu diras... que tu n'en sais absolument rien. »

Et Françoise quitta la plage en laissant Ficelle malade de curiosité insatisfaite!



CHAPITRE V

Dans l'armoire





FANTÔMETTE dissimula son cyclomoteur dans un buisson et parcourut à pied les cent mètres qui la séparaient du chalet *Goïcoetchea*. Portes et fenêtres étaient closes, à l'exception d'un œil-de-bœuf situé au-dessus du porche. La jeune fille ne put réprimer un sourire.

« Je savais bien que le Furet n'hési-

terait pas à aller voir un film de gangsters. Il s'intéresse à son métier. Et puis, des billets gratuits... c'est irrésistible! Ah! s'il se doutait que c'est moi qui les ai fourrés dans sa boîte aux lettres! »

Elle s'assura que personne ne pouvait la voir, sauta la clôture en un éclair et traversa le jardin. En dressant une brouette contre la façade, elle put escalader le porche. Il ne restait plus qu'à passer à travers l'œil-de-bœuf, ce qui fut l'affaire d'un instant.

« Bon. Me voici dans la place, avec deux heures devant moi. Il faut maintenant trouver ce que l'étameur est venu faire ici. »

Le grenier, à peu près vide, ne présentait rien de particulier. Elle en sortit, descendit au rez-de-chaussée. Elle inspecta la salle de séjour, les chambres, la salle de bain, sans rien découvrir de suspect. Mais, dans la cuisine, elle trouva un indice. Sur le carrelage gris, il y avait quelques taches métalliques brillantes.

« Des gouttes de soudure. Donc, le nommé Benjamin Hirigoyen est venu

souder quelque chose. Mais quoi? »

Elle visita méthodiquement les placards, les tiroirs et les armoires. Presque tout était vide. Apparemment, les trois bandits n'étaient là que depuis peu de temps, et ils n'avaient pas apporté grand-chose avec eux.

Fantômette se laissa choir dans un fauteuil.

« Quelques vêtements... des affaires de toilette... rien de suspect... Ah! si le Furet avait entassé dans un coin de la dynamite ou des mitraillettes, cela simplifierait le problème! Je serais sûre au moins qu'il prépare un mauvais coup... Mais non. Cette maison est vide et je tourne en rond... Je nage littéralement! »

Elle se leva, arpenta nerveusement le salon.

« C'est irritant, à la fin! J'ai pourtant bien l'impression qu'il médite quelque chose. C'est mon instinct qui me le dit. Et mon instinct ne me trompe jamais! »

Elle s'assit de nouveau, regarda autour d'elle en enroulant sur son index

une de ses boucles noires. Son regard s'arrêta sur une grande armoire basque, en noyer, massive, ornée de bas-reliefs sculptés. Le meuble, qu'elle avait déjà inspecté, ne contenait que trois ou quatre bouteilles d'apéritif qui gisaient au fond.

« En me cachant à l'intérieur, j'aurai quelque chance d'entendre ce qui pourra se dire dans cette pièce. Evidemment, le risque est gros... Si le Furet me surprend... Bah! nous verrons bien... »

Sa montre lui indiqua qu'elle disposait encore d'une heure et demie. Elle remonta au grenier, sortit de la villa et revint à son cyclomoteur pour prendre un livre qui se trouvait dans une sacoche. C'était une histoire de pirates : *Béatrice à l'abordage*.

Elle revint dans le salon, s'allongea sur un canapé et attendit tranquillement le retour des trois bandits.

**

« Mon cher prince d'Alpaga, s'écria le Furet, ce film était sensationnel!

— Oui, dit le prince, le scénario m'a semblé tout à fait remarquable. De bons acteurs, une bonne mise en scène. Toutefois, je me permettrai de formuler une critique...

— Et laquelle, mon cher Alpaga?

— A la fin, les bandits se font prendre. C'est idiot! »

Le Furet approuva :

« Tu as raison. Ces films de gangsters se terminent toujours mal. »

Les trois hommes sortaient du *Ciné Luz*. Ils s'arrêtèrent un moment à l'Es-kual Bar afin de se rafraîchir avec cet excellent vin basque qui a nom Irou-léguy.

Après avoir consciencieusement rôti la côte, le soleil se drapait de rouge pour plonger dans la ligne violette de l'horizon, en faisant place à une soirée tiède, sonorisée par des gazouillis d'oiseaux.

Les trois malfaiteurs entrèrent dans le chalet et s'installèrent dans les fauteuils du salon. Le Furet alluma un gros cigare, jeta l'allumette par-dessus son épaule, croisa les jambes et déclara :



« Messieurs, je crois que notre petite affaire est bien engagée. Nous occupons une position stratégique de premier ordre. Il me semble que je n'ai pas manqué de flair en choisissant cette maison. »

Le prince flatta son chef :

« C'était un coup de génie!

— De génie, c'est le mot! approuva le Furet, et personne ne peut nous soupçonner. Si les douaniers veulent faire une perquisition, ils ne trouveront rien... rien du tout. Ha! ha! »

Le gros Bulldozer, allongé sur le divan, ses grands pieds posés sur une table vernie, ouvrit la bouche pour grogner :

« Ce qui me plaît dans ce travail, c'est qu'il n'est pas fatigant. »

Le Furet fit tomber la cendre de son cigare sur le tapis et déclara :

« Exact, mon gros. Voilà un travail simple, de tout repos et bien payé. Il y a quelques précautions à prendre évidemment, mais le résultat en vaut la peine. »

Le prince sortit une petite glace ronde de sa poche, vérifia le bel aspect de sa chevelure ondulée. Puis il alluma une cigarette, lança vers le plafond un rond de fumée et dit :

« Je me demande même si nous ne prenons pas trop de précautions. Il n'était peut-être pas nécessaire de truquer la vedette...

— Si! dit le Furet, c'était indispensable. Je ne veux rien laisser au hasard, et un excès de prudence n'est pas une mauvaise chose. Tu as l'air d'oublier que nous jouons une très grosse partie.

La moindre erreur risquerait de tout compromettre. Et ce serait dommage d'être privés de quelques milliers de dollars qui ne demandent qu'à remplir nos poches!

« Tiens! nous devrions boire au futur succès de notre entreprise... Je crois qu'il y a une bouteille dans cette armoire...

— Excellente idée, chef! » s'écria le prince d'Alpaga.

Ce dernier se dirigea vers l'armoire, ouvrit la porte et poussa un cri de surprise : Fantômette jaillit du meuble, traversa le salon comme un obus, repoussa vers l'extérieur les volets de la fenêtre s'ouvrant vers l'océan, et grimpa sur le rebord. Elle se retourna et lança d'un ton goguenard :

« Alors, cher Furet, n'êtes-vous pas enchanté de me revoir? Pour moi, je suis ravie de cette petite visite. Je viens d'apprendre que vous préparez un gros coup... Soyez gentil, dites-moi de quoi il s'agit? »

Un instant pétrifié par cette apparition inattendue, le Furet se ressaisit.

Qu'avait-il à craindre de son ennemie? Rien! Il était maître de la situation. Trois hommes contre une gamine qui ne pouvait s'échapper... à moins de plonger par la fenêtre. Et ce serait la chute à pic sur les rochers à fleur d'eau, la mort brutale!

Déjà Bulldozer s'avavançait vers Fantômette en brandissant ses gros poings; mais le Furet l'arrêta d'un geste.

« Un instant, mon gros. Je veux causer un peu avec notre jeune amie. Ne t'inquiète pas, elle n'a aucune chance de s'échapper... Il y a le vide derrière elle.

— C'est ça, dit Fantômette, causons! J'aime votre conversation. Elle est en général amusante et instructive. Expliquez-moi donc ce que vous complotez... »

Le Furet tira sur son cigare, lança un gros nuage de fumée et prononça sèchement :

« Et moi, je voudrais que tu m'expliques ce que tu faisais dans cette armoire!

— Facile. J'attendais que quelqu'un

ouvre la porte, pour pouvoir sortir. Et c'est justement ce qui s'est produit. Quel curieux hasard, n'est-ce pas?

— Assez plaisanté! Je n'aime pas qu'on se moque de moi! Comment as-tu su que nous préparions un nouveau coup? »

Fantômette se mit à rire.

« C'est élémentaire. On ne peut pas vous laisser cinq minutes en liberté, sans que vous en profitiez pour préparer un cambriolage ou une attaque de banque. Alors, je vous ai fait cadeau de quelques billets de cinéma, et pendant que vous vous délectiez à regarder les exploits des pilleurs de trains...

— Hein? C'est toi qui as mis les billets dans la boîte aux lettres?

— Bien sûr. Il fallait vous faire sortir d'ici pour pouvoir inspecter la villa... »

Le Furet serra les poings; mais il se contraignit à rester calme. Il demanda :

« Alors? Le résultat de cette visite?

— Ma foi, mon cher Furet, j'avoue que je n'ai rien trouvé. J'ignore encore ce que vous avez inventé. Qu'est-ce que

Fantômette jaillit du meuble.



c'est? La mise à sac du casino d'Hen-daye? Un *hold-up* chez le percepteur de Biarritz? A moins que vous n'ayez l'intention de dévaliser une bijouterie? »

Le Furet ricana :

« Nous ne faisons plus ce genre de bricolage dangereux. J'ai mis sur pied une combinaison de grande envergure qui va me permettre de...

— Un instant! coupa le prince d'Alpaga, est-il bien nécessaire de la mettre au courant? Ce que nous préparons ne la regarde pas!

— Bah! mon cher Alpaga, elle n'aura bientôt plus l'occasion de bavarder ou de prévenir la police. Nous allons la faire taire définitivement. »

Fantômette observa avec ironie :

« J'ai déjà entendu ce refrain un certain nombre de fois...

— Cette fois-ci sera la dernière! dit le Furet d'un ton sinistre, et le prince a raison de dire qu'il est inutile de te mettre au courant de nos projets. De toute façon, que tu saches ou non ce que nous avons en tête, cela ne te sera d'aucun profit!... Bulldozer!

— Oui, chef?

— Occupe-toi de cette petite sotte.

— Bien, chef. Je l'aplatis comme un moucheron ou je lui tords le cou comme à un poulet?

— Je te laisse le choix. »

Nanti de cette permission, le gros bandit retroussa ses manches avec un grognement de satisfaction et marcha d'un pas lourd vers la fenêtre. Debout sur l'appui, jouant négligemment avec le pompon de son bonnet, Fantômette le regardait s'approcher avec un parfait sang-froid, un sourire malicieux au coin des lèvres. Elle s'écria joyeusement :

« Attention, mesdames et messieurs, représentation exceptionnelle! L'éléphant Bulldozer va écraser la mouche Fantômette! Ne manquez pas ce spectacle unique au monde! Je frappe les trois coups et le rideau se lève! »

A haute voix, Fantômette compta *UN!* tout en saisissant les deux coins de sa cape en soie. A *DEUX!* elle tira sur le tissu en le ramenant au-dessus de sa tête, comme pour se protéger d'un

orage. Bulldozer allongea le bras afin de l'attraper, mais elle compta *TROIS!* et se jeta dans le vide!

Un cri collectif de surprise salua ce départ imprévisible.

« Elle est folle! hurla le Furet, elle va se tuer! »

Ils se penchèrent vers le précipice, ouvrirent tout grands les yeux, cherchant dans la pénombre du jour tombant quelque trace de l'aventurière. Une mer d'encre battait les récifs avec des jaillissements d'écume; un humide chaos, un bouillonnement incessant, un mélange de floc! et de plouf!... un enfer marin!

« Elle est tombée là-dedans! bredouilla le Furet, elle a dû se fracasser le crâne sur les rochers!

— Ou couler à pic! dit le prince.

— Dommage! » soupira le gros Bulldozer.

Par un étrange retournement de conscience, ils déploraient la fin affreuse de celle qu'ils s'apprêtaient à supprimer!

Ils refermèrent la fenêtre, burent un

grand coup pour se remettre de leur émotion, puis reprirent la conversation au point où ils l'avaient laissée. Le Furet alluma un nouveau cigare.

« Je disais donc que le truquage de la vedette est indispensable, puisque nous allons pouvoir... »

..

Non, Fantômette ne s'était pas brisé la tête sur les récifs, pour la simple raison qu'elle avait sauté les pieds en avant. Elle avait freiné la descente en maintenant sa cape déployée à la manière d'un parachute, et par chance avait touché l'eau entre deux roches. Aussitôt revenue à la surface, elle avait nagé en s'éloignant de la falaise, sans d'ailleurs risquer d'être entraînée au large, la marée étant à son point le plus bas. Après quelques minutes d'efforts, elle se retourna et vit les volets du chalet se refermer.

« Bien ! ces messieurs semblent se désintéresser de mon sort... Sans doute me croient-ils noyée... Mais je vais conti-

nuer à m'occuper d'eux. On ne se débarrasse pas de Fantômette aussi facilement. C'est que je suis têtue, moi ! Pire que cent mille mules bretonnes. Et il n'y a rien de plus têtu qu'une mule bretonne, paraît-il. »

Il lui fallut encore vingt minutes de crawl, en longeant la falaise, pour atteindre une plage où elle se laissa choir, afin de retrouver son souffle. Elle réfléchit, essayant de deviner les plans du Furet.

Que préparait-il ? Il avait lui-même reconnu qu'il ne s'agissait pas d'un cambriolage classique, ou d'une simple attaque de banque. D'autre part, l'*Askena* devait jouer un rôle dans cette affaire. Lequel ?

Elle se releva, suivit un sentier sinueux qui escaladait la falaise. Puis revint vers *Goïcoetchea* pour reprendre le cyclomoteur. Mais il ne pouvait plus être question de se cacher dans la villa. Même s'ils la tenaient pour morte, les trois bandits devaient maintenant être sur leurs gardes. Le mieux serait de surveiller discrètement les manœuvres

de la vedette et le comportement de son équipage. Elle pourrait aussi reprendre son poste d'observation sur le blockhaus, une fois le jour venu...

Elle sortit le cyclomoteur de son buisson, l'enfourcha, alluma le phare et démarra en murmurant :

« J'ai cuit au soleil pendant deux heures, j'ai étouffé dans une armoire, j'ai failli me rompre les os sur des récifs, j'ai pris un bain forcé, et je ne sais toujours pas ce que le Furet mijote!... »

Elle soupira :

« Ah! quel métier!... »

CHAPITRE VI

Le dragon de Ficelle





LA TÊTE ébouriffée de Ficelle sortit par l'ouverture de la tente. La grande fille regarda à droite, à gauche, en bas. Elle inspecta le ciel, huma l'air, mouilla son index qu'elle pointa verticalement, pour s'assurer qu'il y avait du vent.

Satisfaite, elle rentra la tête et annonça fièrement à ses amies :

« Aujourd'hui je vais procéder à un grand lancement spatial! »

Engoncées dans leur sac de couchage, Françoise et Boulotte répondirent par des grognements indistincts. Ficelle se leva, mit une casserole d'eau à chauffer sur le réchaud à butane, y versa une cuiller de café soluble et se glissa de nouveau sous la tente pour crier dans les oreilles de ses amies :

« Levez-vous, vilaines paresseuses! Un mirifique petit déjeuner vous attend! »

Cette annonce tira instantanément Boulotte de son sac. La grosse fille fit la grimace à la vue du déjeuner qu'elle trouva beaucoup trop petit pour être mirifique. Elle s'empressa de l'améliorer en triplant la dose de café, en vidant dans la casserole un demi-tube de lait concentré et en préparant d'énormes tartines beurrées. Françoise se leva à son tour et plongea sa tête dans un seau en plastique rempli d'eau froide, pour s'éclaircir les idées. Elle secoua sa chevelure noire à la manière d'un chien qui s'ébroue, en éclaboussant Ficelle qui se

mit à pousser des hurlements d'une intensité prodigieuse. Après cet exploit vocal qui réveilla tous les campeurs des alentours, les trois amies s'assirent sur l'herbe et trempèrent leurs tartines dans le café au lait. Ficelle exposa son projet de lancement spatial.

« Avez-vous remarqué que la côte est très venteuse en ce moment? Moi, j'ai noté ça!

— J'admire ton esprit d'observation! dit Françoise.

— Oui, j'ai observé qu'il y a du vent. Et savez-vous ce que je vais faire?

— Je me le demande avec angoisse.

— Je vais fabriquer un cerf-volant!

— Ah?

— Parfaitement! J'ai déjà réfléchi à la question pendant plusieurs minutes. Il va être chinois. Tu sais, Françoise, que ce sont les Chinois qui ont inventé le cerf-volant? Le mien aura l'air d'un horrible dragon, avec des cornes et une langue pointue. Il fera peur à tout le monde; ce sera merveilleux! »

Et Ficelle prit son bloc-notes pour dessiner l'épouvantable machine vo-

lante. Puis elle passa en revue les matériaux nécessaires à la construction.

« Il va me falloir des baguettes de bois, du papier, de la colle, du fil de fer...

— Je peux te donner du papier, dit Boulotte, j'ai une grande feuille rouge qui m'a servi à envelopper des pains d'épice.

— Bon, pour le reste, je vais voir chez Etchegaray. Vous m'accompagnez? »

Les trois filles allèrent dans la boutique d'Etchegaray, le droguiste. Ficelle acheta du fil de fer, de la colle et une bobine de cordelette. « La même que celle qui sert à faire les espadrilles », exigea-t-elle. Mais elle ne put trouver le bois nécessaire à la confection de son engin. Toutefois, le droguiste lui donna une précieuse indication :

« Pour votre cerf-volant, employez plutôt de l'osier. C'est léger et solide. Allez voir de ma part le père Ibiza. C'est lui qui fait des chisteras. Il habite à *Mendilerro*, au bout du chemin d'Has-

parray. C'est juste après le fronton. »

Devant le fronton, deux jeunes garçons vêtus de blanc, coiffés de bérets rouges, se livraient à une partie de pelote. A leur main droite était lié une sorte de long panier recourbé avec lequel ils cueillaient la balle au vol. Dès qu'elle était au creux du chistera, ils pivotaient vivement pour la relancer vers l'obstacle, avec une force stupéfiante. Ficelle s'exclama :

« Eh bien, je ne voudrais pas recevoir une de ces balles dans la figure ! Ça me ferait sûrement une grosse bosse ! Sauvons-nous vite ! »

Elles trouvèrent facilement la villa *Mendilerro* devant laquelle le père Ibiza, assis sur un banc, tressait son osier. Ficelle exposa sa requête. L'artisan releva son béret d'un coup de pouce, ralluma avec un briquet à amadou une cigarette qu'il avait roulée entre ses doigts, et dit en hochant la tête d'un mouvement approbateur :

« Le cerf-volant ? Ah ! j'y jouais dans mon jeune temps ! »

Il choisit quelques baguettes bien

droites et les offrit à Ficelle qui se confondit en remerciements.

Dès son retour au camping, elle se mit à l'ouvrage. Les baguettes furent assemblées en croix; le papier rouge fut découpé, collé et décoré à la gouache pour représenter une épouvantable tête de dragon. On ajouta une queue fourchue, des cornes et des pattes en fil de fer...

Ficelle contempla longuement son œuvre qu'elle qualifia de réussite artistique. Il ne restait plus qu'à vérifier si le vol du monstre était digne de son apparence.

« Cherchons un endroit fortement ventilé! » décida la grande Ficelle.

On descendit sur la plage, mais les rafales irrégulières se prêtaient mal à des essais. Françoise désigna le haut de la falaise.

« Tiens, Ficelle! là, il y a toujours du vent.

— Ah! c'est une idée! Le blockhaus me servira de base de lancement! »

Les trois amies escaladèrent la falaise, et Ficelle dirigea les opérations.

Elle s'emmêla les pieds dans la cordelette, déchira sa jupe aux aspérités du blockhaus et faillit tomber dans le vide pour s'être trop approchée du bord; elle s'écorcha les doigts aux cornes en fil de fer, reçut le cerf-volant sur la figure au risque d'être éborgnée et finalement eut la satisfaction de voir son cerf-volant « se placer sur une orbite stable ».

Le dragon volait déjà depuis un quart d'heure — point rouge sur le ciel bleu — lorsqu'une voix d'homme s'éleva, qui criait :

« Qu'est-ce que vous faites là? Qui vous a permis de lancer ce cerf-volant? Voulez-vous le faire descendre tout de suite et décamper! »

Et comme la grande fille, stupéfaite, ne semblait pas vouloir obéir assez vite, l'homme escalada prestement le blockhaus, arracha la bobine des mains de Ficelle et la jeta dans la mer!

Déséquilibré, le cerf-volant oscilla, piqua du nez, se redressa, bascula, dégringola en feuille morte et finalement plongea dans l'eau.

Or, l'étonnement de Ficelle n'était pas

dû qu'à l'intervention inattendue de l'homme. Elle venait de reconnaître en lui un bandit auquel elle avait déjà eu affaire. Elle s'écria :

« Le Furet! Vous êtes le Furet!

— Oui. Et après? Ça te gêne, jeune niguedouille? »

Ficelle recula, craignant quelque attaque du bandit. Mais il se contenta de grogner :

« File, et que je ne t'y reprenne pas! »

Boulotte ôte de sa bouche le nougat qu'elle était en train de mâchonner pour murmurer :

« On a bien le droit de s'amuser avec un cerf-volant, tout de même! »

Le Furet l'entendit et répliqua :

« Non! c'est dangereux! Vous pourriez provoquer des orages et attirer la foudre sur ma maison! Maintenant, va-t'en! Ouste! »

Françoise entraîna ses amies :

« Venez, n'insistez pas. »

La rage au cœur, Ficelle dut abandonner les lieux. Elle glapissait en serrant les poings :

« C'est scandaleux! Pourquoi n'est-il pas en prison, comme d'habitude? Il s'est sûrement évadé!

— Je ne crois pas, répliqua Françoise. Il a sans doute été mis en liberté officiellement, sinon il se cacherait.

— Et pourquoi a-t-il fait tomber mon beau cerf-volant dans l'eau?

— Ma foi, je n'en sais rien. Son histoire de foudre ne tient pas debout! »

Ficelle médita quelques secondes, puis dit :

« Je me souviens qu'à l'école, l'institutrice nous a parlé d'un Américain qui fabriquait des orages avec un cerf-volant auquel il attachait une clef...

— Benjamin Franklin, dit Françoise. Mais ce n'est pas tout à fait exact. Il ne créait pas des orages. Il se contentait de faire tomber la foudre sur le cerf-volant. C'est l'inventeur du paratonnerre... Je me demande d'ailleurs comment il a bien pu s'y prendre pour n'être jamais électrocuté...

— En attendant, pleurnicha Ficelle, je n'ai plus de dragon! Je vais aller le dire aux gendarmes, na!

— Attends un peu! » coupa Boulotte.
Elle tendit la main — qui tenait une sucette au café — vers le bas de la falaise.

« Regarde, Ficelle! Il est sur ce rocher... »

Effectivement, une vague avait lancé le dragon sur l'un des écueils où il restait accroché. Ficelle considéra sa position, jugea qu'un sauvetage était possible et s'écria :

« On va aller le récupérer! Et je le referai voler sous le nez du Furet, que ça lui plaise ou non!... Venez, allons nous embarquer sur la *Splendeur des Océans*.

— Non, dit Françoise.

— Comment, non? Je veux aller chercher mon dragon chinois!

— Pas maintenant. La mer commence à baisser. Il faut attendre ce soir, quand elle remontera. »

Ficelle eut un mouvement d'humeur.

« Que ces marées sont assommantes! On ne peut pas se baigner ou naviguer quand on en a envie! Il n'y a donc rien à faire pour changer ça? »

CHAPITRE VII

Le coup du téléphone





BOULOTTE, en se référant aux tiraillements de son estomac, signala que l'heure du déjeuner approchait. Elle énuméra la longue liste des provisions indispensables à la préparation du repas, et proposa d'aller au libre-service pour se les procurer. Ficelle fit remarquer :

« Le libre-service, c'est le genre de

commerce le moins libre que je connaisse! Tu es obligée d'entrer là où c'est écrit *Entrée* et pas ailleurs. Et tu ne peux pas revenir en arrière si tu en as envie. Et puis il faut faire la queue aux guichets pour payer. Et on doit sortir obligatoirement par la sortie. Et si tu as oublié d'acheter quelque chose, il faut faire tout le tour du magasin pour repasser par l'entrée. Et refaire la queue pour payer!... La seule chose qui m'amuse, c'est les petites poussettes. Ça, c'est rigolo! Même si je n'ai qu'un crayon à acheter, j'en prends une... »

Elles firent leurs emplettes, revinrent au terrain de camping, déjeunèrent et s'allongèrent sous les pins pour une petite sieste. Après quoi, Ficelle manifesta son intention de retourner sur la falaise pour s'assurer que le cerf-volant était toujours en place. Boulotte approuva aussitôt : sur le chemin menant à la falaise se trouvait l'épicerie Hasparren où l'on pouvait acheter des sucres d'orge géants.

Bien qu'on fût au début de l'après-midi, à une heure où les commerçants ferment leur porte, l'épicerie se trouva ouverte. Mme Hasparren profitait de la saison touristique pour faire le maximum de recettes. Elle n'eut pas à regretter la visite de Boulotte, car la gourmande fit une grande provision de chocolat, de sucreries et de touron, une sorte de nougat espagnol où les amandes sont aussi nombreuses « que les pâtés d'encre sur mes cahiers de brouillon », remarqua Ficelle.

Comme elles passaient devant un petit jardin contigu à un café-restaurant, la grande Ficelle pinça soudainement le bras de Françoise qui sursauta :

« Aïe! En voilà des manières! Qu'est-ce qui te prend? »

Ficelle baissa la voix et désigna du menton une table surmontée d'un parasol, autour de laquelle trois hommes étaient assis, qui jouaient aux cartes en fumant le cigare.

« Regarde! le Furet et ses deux complices, Bulldozer et le prince d'Alpaga!... Que font-ils ici? »

— Apparemment, ils ont déjeuné dans cette auberge et maintenant ils prennent le frais dans le jardin.

— Je le vois bien, pardi! s'écria Ficelle, mais je trouve qu'ils ont une allure louche... Ils doivent comploter quelque chose!

— Bah!

— Mais si! Je suis presque certaine qu'ils vont attaquer une banque...

— Ou une charcuterie? suggéra Boulotte.

— Ah! reprit Ficelle, si j'avais l'ouïe très fine, je pourrais entendre ce qu'ils disent... »

Elles poursuivirent leur chemin jusqu'à la fatale. Ficelle se pencha vers le vide et constata avec satisfaction que son cerf-volant n'avait pas bougé. Boulotte s'adossa à la paroi du blockhaus et entama un rouleau de bonbons acidulés. Debout, immobile, Françoise regardait le chalet du Furet en mordillant une branche de ses lunettes. Ficelle l'interpella :

« Eh bien, Françoise! Tu m'as l'air fortement méditative!

— Oui, en effet. Je médite. Je songe à la phrase que tu as prononcée tout à l'heure.

— Ah! Laquelle? Ce devait sûrement être une phrase géniale!

— Tu ne crois pas si bien dire. C'était génial, en effet. Tu as fait remarquer que si ton ouïe était plus fine, tu pourrais entendre la conversation du Furet.

— Sûr et certain! Alors?

— Alors, ma chère Ficelle, vois-tu ce fil, là-bas, qui part du chalet et rejoint ce poteau?

— C'est un fil électrique.

— Non, téléphonique. Cela veut dire qu'il y a le téléphone dans cette maison.

— Je ne vois pas en quoi ça nous avance... Tu veux téléphoner au Furet pour lui demander quelle banque il va attaquer?

— Oui. »

Ficelle secoua la tête.

« Voyons, il ne voudra jamais te le dire! »

Françoise sourit et exposa le plan qu'elle venait d'imaginer.

« Il n'est pas question de lui parler, mais d'écouter la conversation qu'il pourra avoir avec ses complices, quand ils seront revenus au chalet. Voici ce que nous allons faire. Boulotte, tu vas retourner chez Mme Hasparren. Tu lui diras que tu attends une communication. Comme tu es sa meilleure cliente, elle ne te fera pas de difficulté. Quand ça sonnera, tu décrocheras. Quant à toi, Ficelle, tu vas surveiller les bandits. Dès qu'ils quitteront le jardin, tu reviendras en courant jusqu'à la route et tu agiteras ton mouchoir.

— Entendu. Et toi?

— Moi, j'entrerai dans le chalet, j'appellerai l'épicerie et je bloquerai le téléphone pour qu'il fonctionne en permanence. Après, je vous rejoindrai chez la petite mère Hasparren en longeant la falaise pour n'être pas repérée.

— Bon, mais tu n'as pas le numéro de l'épicerie?

— Si. Il est inscrit là, sur l'emballage des sucettes que Boulotte vient d'acheter. »

Les trois filles se séparèrent. Elles

n'eurent guère à attendre pour mettre leur plan à exécution. A peine Boulotte était-elle dans l'épicerie et Ficelle devant l'auberge, que le Furet et ses complices se levèrent. La grande fille fit demi-tour à toute allure pour donner le signal à Françoise.

Celle-ci sauta la barrière d'un bond, courut au chalet, escalada la façade, passa par la fenêtre et descendit au salon. Le téléphone était posé sur la table. Elle forma le numéro de l'épicerie, obtint Boulotte au bout du fil, et lui recommanda de ne pas raccrocher. Elle prit alors une allumette dans un cendrier, cala le support pour que la communication ne soit pas coupée, et reposa délicatement le récepteur.

Puis elle sortit du chalet sans perdre de temps. Bien lui en prit, car la silhouette des trois hommes apparaissait déjà au bout de la route.

Elle se glissa hors de la propriété, longea la falaise comme prévu et retrouva ses deux amies dans l'épicerie. Boulotte décortiquait des cacahuètes qu'elle venait d'acheter. Ficelle collait

son oreille au téléphone en plissant son front. Elle secoua la tête.

« Il n'y a rien du tout...

— Ils ne sont peut-être pas encore entrés au salon. »

Françoise prit l'écouteur auxiliaire et attendit. Ficelle l'interrogea anxieusement :

« Tu crois que ça va marcher? On va les entendre?

— Je l'espère.

— Moi, à mon avis...

— Chut! les voilà... »

Elles perçurent un bruit de pas mêlé à des voix. Le gros Bulldozer réclamait à boire. Le Furet lui dit de prendre une bouteille dans l'armoire et de vérifier si par hasard Fantômette ne s'y trouvait pas. Il y eut des rires suivis d'un bruit de verres.

« Curieux, dit Ficelle, pourquoi craignent-ils que Fantômette soit dans l'armoire?

— Tais-toi! tu m'empêches d'entendre... »

Pendant un moment, le prince d'Alpaga parla des innombrables costumes

qu'il voulait commander à un grand tailleur londonien, puis Bulldozer compara les chances qu'avait le Rugby Club de Rodomont de battre l'Association Sportive Matamore. Ficelle grogna :

« Jusqu'à présent, rien d'intéressant. Tu crois qu'ils vont parler du cambriolage de la banque ? »

— Rien ne prouve qu'ils veulent cambrioler une banque !

— Oh ! si... Mon instinct *ficellien* me le dit !

— Chut ! Ecoute... »

Le prince d'Alpaga demandait :

« Mon cher Furet, ne pouvons-nous remettre l'opération à plus tard ? Nous aurions tout fait en une seule fois. »

— Non, répondit la voix du Furet, maintenant qu'Etcheberry a prévenu le cargo *Caraïbes*, c'est trop tard.

— Vous croyez qu'il est déjà en route ?

— Sûrement. Il a dû partir dès qu'il a capté le message radio... Ah ! si cette petite gourde n'était pas venue avec son

cerf-volant!... Mais personne ne pouvait prévoir ça! »

Il y eut un silence. Ficelle ouvrait des yeux, étonnée. Elle murmura à l'oreille de Françoise :

« Tu as entendu? Il parle de moi! Ça a l'air de les ennuyer, que j'aie fait voler mon dragon...

— Oui. C'est pour cela que le Furet était en colère, ce matin. Tu as dérangé leur combinaison.

— Et ce cargo, que vient-il faire dans cette histoire?

— Je n'en sais pas plus que toi. »

Le silence fut rompu par un nouveau bruit de verres et de bouteilles, puis Bulldozer parla de football, de boxe et de cyclisme. Ficelle trépignait :

« Il nous casse les pieds, avec son sport! Il pourrait un peu changer de disque! »

Françoise écoutait patiemment, en jouant avec ses boucles noires. Quant à Boulotte, elle discutait avec Mme Hasparren sur le prix des olives farcies aux anchois.

La conversation reprit entre le Furet

et le prince d'Alpaga. Ce dernier dit :

« En fin de compte, je me demande si ce système de cerf-volant était bien nécessaire... Nous aurions pu tout simplement téléphoner à Etcheberry?

— Et qui te dit que la police ne surveille pas notre ligne téléphonique?

— Ou aller le trouver directement...

— Il ne veut absolument pas nous rencontrer. Lui aussi est très prudent. Il ne veut qu'à aucun moment nous soyons vus ensemble. Et il a raison. Pourquoi crois-tu que nous prenions toutes ces précautions? La côte est bourrée de douaniers, de gendarmes et de C.R.S. Sans compter Fantômette... Mais celle-là, je crois que nous en sommes maintenant débarrassés pour toujours. »

Il y eut de nouveau quelques secondes de silence, puis le prince dit en manière de conclusion :

« Alors, c'est pour ce soir?

— Oui, ce soir! affirma le Furet. Et je propose que nous buvions quelques gouttes de champagne pour fêter notre future réussite. Bulldozer, regarde dans

l'armoire s'il n'y a pas une bonne bouteille de champagne...

— Il n'y a plus rien, chef.

— Alors, téléphone à l'épicerie Hasparren pour qu'on nous en livre une caisse.

— Bien, chef. »

Françoise appuya sur le crochet du téléphone pour couper la communication.

« Terminé! dit-elle, il va appeler ici. Madame Hasparren, on va vous commander du champagne.

— Vraiment?

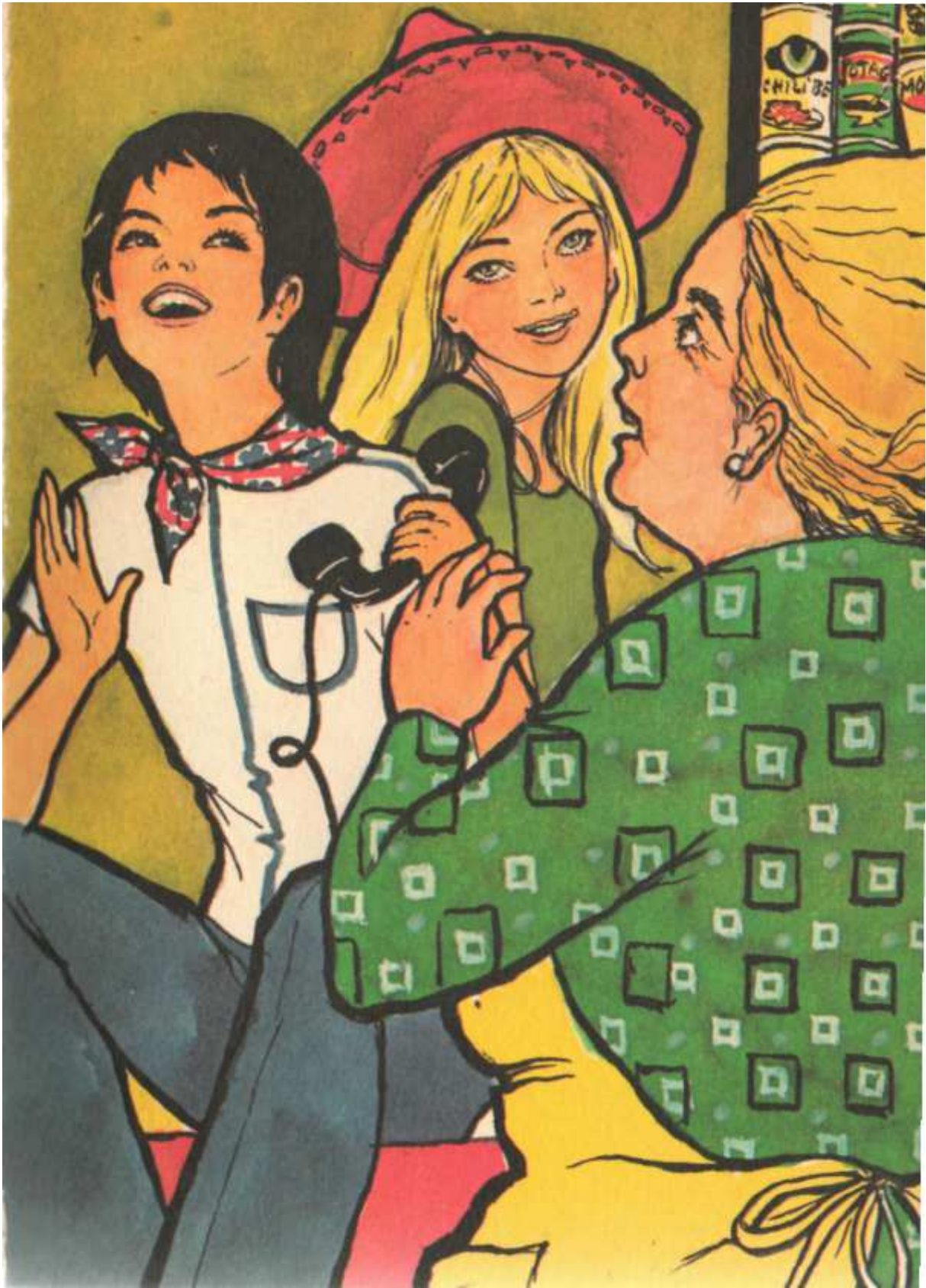
— Oui. Tenez... »

La sonnerie retentissait. Françoise décrocha et tendit l'écouteur à Mme Hasparren.

« Allô? Oui, ici l'épicerie. Du champagne? Oui, monsieur, mon commis va vous en livrer une caisse... A Goï-coetchea?... C'est entendu, monsieur. »

L'épicière allait raccrocher, mais Françoise devança son geste. Elle saisit l'écouteur, l'approcha de son oreille. Il n'y avait plus qu'un son continu : la tonalité. Le gros Bulldozer avait sans

« On va vous commander du champagne. »



doute reposé brutalement son écouteur, ce qui avait déplacé l'allumette destinée à bloquer le support.

Françoise présenta ses excuses pour avoir immobilisé si longtemps le téléphone, mais l'épicière répondit en souriant :

« Ma petite demoiselle, si chaque fois que l'on se sert de mon téléphone, cela se termine par une commande de champagne, vous pouvez venir tous les jours! »

Elles sortirent de la boutique. Ficelle demanda à Françoise :

« Alors, que faisons-nous maintenant? »

— Je ne sais pas. Ce que tu voudras... Allons à la plage.

— Mais... Après ce que nous venons d'entendre, il faut faire arrêter le Furet!

— Le faire arrêter? Sous quel prétexte?

— Il prépare un mauvais coup! Avec un complice qui s'appelle Etcheberry et un certain cargo *Caraïbes*...

— Oui. Et alors? On ne peut pas

mettre quelqu'un en prison *avant* qu'il n'ait commis un vol. »

Ficelle parut surprise. Elle hocha la tête.

« Pourtant, ce serait le meilleur moyen d'empêcher ces vols. Ah! là là! Ça m'a l'air mal étudié. Moi, je mettrais tout de suite le Furet dans une prison bien fermée, comme ça je serais sûre qu'il n'irait pas dévaliser une banque. Parce que c'est sûrement une attaque de banque qu'il prépare! »

Françoise soupira :

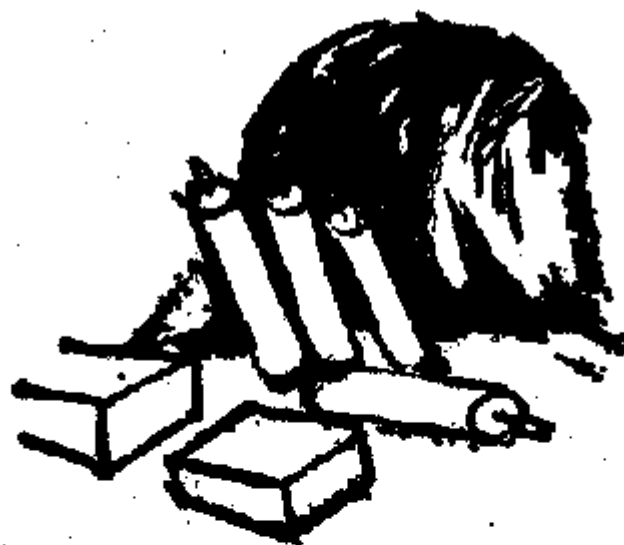
« Je le voudrais bien, que ce soit une attaque de banque. On pourrait prévenir toutes celles de la région. Tandis que maintenant, nous ne pouvons absolument rien faire. Tout ce que nous pouvons affirmer...

— Qu'est-ce que c'est?

— C'est qu'il va se passer un événement ce soir... Mais lequel?... lequel?... »

CHAPITRE VIII

Les tuyaux mystérieux





E LLES SUIVIRENT le chemin qui descendait vers la plage. Lorsque leur pied s'enfonça dans le sable, le premier objet qui attira leur regard fut le panneau accroché au toboggan du club des Pingouins. Une affiche y était collée, qui annonçait :

DEMAIN**à 15 heures****GRAND CONCOURS****D'ANIMAUX DE SABLE**

organisé par le bon bouillon de poule
Henri IV

« *Le bouillon qui a du panache* »

Premier prix : une poupée géante
Inscriptions au Club

Ficelle oublia instantanément le Furet et ses manigances. Un concours d'animaux de sable! C'était là une nouvelle occasion de se distinguer... De donner au monde ébloui la preuve irréfutable de son génie *ficellien*! Elle saisit le bras de Boulotte, le pétrit en s'écriant avec enthousiasme :

« Ah! Boulotte, je vais faire ce concours et gagner le premier prix! Il me vient déjà une idée mirifique! Un animal auquel personne ne pensera!

— Moi aussi, dit la gourmande, je

vais m'inscrire. J'espère qu'il y aura des cubes de bouillon à gagner...

— Moi également, fit Françoise, je vais participer à ce concours... »

Ficelle s'exclama :

« Bah! tu saurais faire une bestiole en sable? »

— Pourquoi pas? Tu crois être la seule à avoir des idées géniales?

— Peuh! Je suis déjà sûre que mon animal sera le plus beau! »

Sur cette affirmation définitive, la grande Ficelle s'en alla vers la cabine de toile que surmontait un grand pingouin de bois peint en noir et blanc. Le moniteur du club prit son inscription et celle de ses amies.

Puis Ficelle décida de préparer minutieusement son projet d'animal. Pendant que Françoise et Boulotte se livraient aux joies d'une partie de balle, elle prit son bloc-notes, inscrivit en haut de la première feuille la mention « ULTRA SECRET » et commença à gribouiller l'animal qui allait lui valoir le premier prix. L'idée géniale de la grande fille était la suivante : Le

concours se trouvant organisé par un fabricant de bouillon de poule, l'animal primé ne pouvait être qu'une poule!

Mais lorsqu'elle eut tracé le schéma d'une magnifique cocotte, Ficelle réfléchit. Et si d'autres concurrents allaient avoir la même idée? Ses chances de gagner se trouveraient fortement diminuées!... Il valait mieux chercher autre chose... Un chien peut-être? Ou un chat? Une vache, un mouton? Non, trop commun. Un éléphant, alors? Non, trop gros... Et pourquoi pas une girafe?

L'idée de girafe séduisit Ficelle. Un animal très haut se verrait de loin. Il ferait beaucoup d'effet. Il impressionnerait le jury qui lui décernerait à coup sûr la poupée géante!

Satisfaite d'avoir réglé avec une telle facilité un problème aussi délicat, elle rejoignit ses amies pour participer à la partie de balle. Après, ce fut l'heure du bain. Puis on croqua des frites et on sirota du soda à l'orange. Le reste de l'après-midi fut partagé entre une partie de volley-ball, une nouvelle bai-



gnade et une longue discussion sur la mode des maillots de bain en super-vinylon activé.

Lorsque les estivants commencèrent à quitter la plage, Françoise fit remarquer que la marée était en train de remonter. Il était temps d'aller récupérer le cerf-volant. La *Splendeur des Océans* fut mise à l'eau, et les trois filles pagayèrent vers les récifs qui bordaient la falaise.

Le vent était tombé, la mer suffisamment calme pour permettre une navi-

gation dépourvue de risques. Le canot pneumatique put aisément se faufiler entre les récifs. Assise à l'avant, les pieds trempant dans l'eau, Ficelle commandait la manœuvre. Il lui venait à l'esprit les merveilleux récits de voyages des grands navigateurs... Christophe Colomb... Magellan... Vasco de Gama... Cook... Elle était prête à donner l'ordre de mettre le cap plein ouest, vers les Amériques... Françoise coupa court à sa rêverie.

« Hé! Ficelle! On y est! »

La grande fille revint sur terre (si l'on peut dire!). Tout près, à quelques brasses, le cerf-volant gisait sur un écueil proche du bloc de béton arraché au fortin. Encore quelques secondes et on pourrait l'atteindre. C'est alors qu'un fait nouveau se produisit.

Françoise leva les yeux vers le haut de la falaise et cessa de ramer. Boulotte fit de même. Ficelle suivit la direction de leur regard. A la fenêtre du chalet exposée à la mer, apparaissait le visage du Furet. Le bandit agita le poing en criant :

« Comment? Encore vous! Qu'est-ce que vous venez faire, hein? Allez, filez! »

Rendue courageuse par la distance qui la séparait du Furet, Ficelle répliqua :

« Je viens reprendre mon cerf-volant, na! Et si ça ne vous plaît pas, allez vous faire cuire une omelette! »

Le Furet hurla qu'il allait descendre pour donner une correction aux trois navigatrices, mais elles ne tinrent aucun compte de ces menaces. La *Splendeur des Océans* s'approcha de l'écueil pour permettre à Ficelle de s'y accrocher d'une main. De l'autre, elle saisit le cerf-volant qui se déchira, le papier étant détrempe. Elle réussit néanmoins à le ramener à bord du canot. Très fière d'avoir effectué ce sauvetage, Ficelle gratifia le Furet d'un magnifique pied de nez. Puis elle ordonna : « Cap sur la plage! »

La légère embarcation repartit en sens inverse, louvoyant de nouveau entre les rochers. Françoise tourna ses yeux vers la fenêtre pour voir si le

Furet continuait de les observer. Elle fronça les sourcils et cria :

« Attendez! Stoppez... Vite, cachons-nous derrière cet écueil!

— Quoi? demanda Ficelle, que se passe-t-il?

— Une chose bizarre... Accrochons-nous au rocher... Bon... Maintenez le canot sur place... »

La *Splendeur des Océans* s'était immobilisée derrière le récif et les trois filles s'étaient mises debout. Elles s'accoudèrent à la masse rocheuse qui les dissimulait presque entièrement. Seules les trois têtes dépassaient. La lumière du jour avait baissé sensiblement, mais éclairait encore assez pour que l'on pût voir l'étrange comportement des hôtes du chalet.

Le Furet n'était plus seul à la fenêtre; Bulldozer et le prince d'Alpaga l'avaient rejoint. Ce dernier était muni de sa canne à pêche dont il tournait le moulinet. Ficelle s'exclama :

« Tiens! Il s'est mis à pêcher... Ah! je comprends maintenant pourquoi il voulait que nous partions. Il pensait

que nous allons effrayer le poisson.

— Pourtant, dit Boulotte, ce n'est pas une heure pour pêcher... D'habitude, c'est plutôt le matin de bonne heure...

— Peut-être, reprit Ficelle, mais en tout cas il vient de prendre un gros poisson... Je le vois d'ici! »

Elles regardèrent attentivement la partie de la falaise située sous la fenêtre. Un objet de forme allongée était accroché au bout de la ligne. Mais au lieu de monter vers le pêcheur, *il descendait.*

« Ce n'est pas un poisson, dit Françoise.

— Non, fit Boulotte, on dirait plutôt un gros bâton... ou un tuyau de poêle...

— Cela ressemble à un tube, en effet. Ah! je regrette de ne pas avoir apporté les jumelles! »

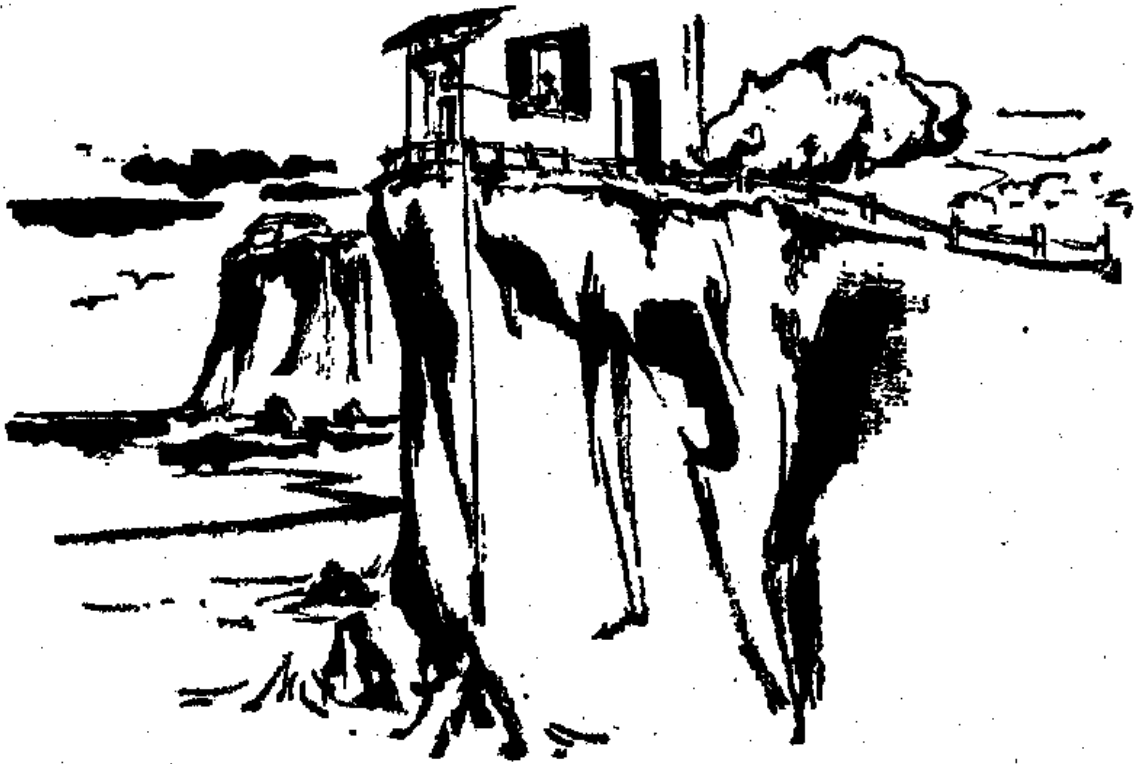
Bouche ouverte, la grande Ficelle semblait fascinée par la descente de l'objet. Lorsqu'il eut disparu dans l'eau, au pied du gros bloc de béton, elle dit :

« A mon avis, c'est une gouttière ou une conduite d'eau de pluie. »

Françoise secoua négativement la tête.

« Je ne vois pas du tout pourquoi ils mettraient dans l'océan des tuyaux d'eau! Ce serait absurde... Non, ce doit être autre chose... »

Le prince d'Alpaga tournait à nouveau la manivelle du moulinet pour remonter la ligne. Un deuxième objet y



fut accroché et immergé de la même manière. Puis un troisième, et deux autres encore. Ensuite, la fenêtre se referma.

Ficelle et Boulotte auraient voulu retourner près de la falaise pour déterminer la nature exacte des tuyaux, mais Françoise fit remarquer que l'obscurité était maintenant trop épaisse pour espérer voir le fond. Elles retournèrent à la plage en faisant mille suppositions au sujet des mystérieux objets. Ficelle déclara :

« Je reviendrai dès que j'aurai mis au point mon nouveau scaphandre. En attendant, je voudrais bien savoir quel rapport il y a entre ces espèces de gouttières et le cambriolage d'une banque... »

Françoise demanda en souriant :

« Tu es toujours persuadée qu'ils veulent attaquer une banque ? »

— Eh bien... heu... oui... à moins que... »

Tête basse, Ficelle se grattait le bout du nez. Elle s'écria soudain :

« Non, ils ne veulent pas attaquer

une banque!... J'y suis! Je viens de trouver!

— Vraiment?

— Oui! *Je sais à quoi servent ces tuyaux!* »



La grande Ficelle esquissa un pas de danse en poussant des petits cris qui témoignaient de sa joie. Une fois de plus, son génie éclatait à la face du monde! Elle baissa la voix pour révéler le fantastique secret qu'elle venait de découvrir :

« Ces tuyaux que nous avons vus...

— Ah! dit Boulotte avidement, qu'est-ce que c'est?

— Je vais vous le dire.

— On n'attend que ça! Dépêche-toi...

— Eh bien, *ce ne sont pas des tuyaux!*

— Ah! Pas possible?

— Oui. Ecoutez-moi bien. »

Et la grande fille baissa encore le ton, au point de devenir presque inaudible.

« Supposez qu'un navire ait heurté les récifs... Cela peut arriver, n'est-ce pas? Bon. Supposez qu'il ait coulé au pied de la falaise. Et qu'il ait transporté un chargement d'or. Ou de diamants... Ce pourrait être un galion espagnol ou un vaisseau pirate... Et que le Furet cherche à récupérer la cargaison...

— Allons donc! dit Françoise, c'est du cinéma, ce que tu nous racontes!

— Mais non, mais non! Au contraire, c'est d'une logique éblouissante! Le Furet n'a pas voulu que nous approchions parce qu'il veut garder secret l'emplacement du trésor. Et les tubes, ce sont des explosifs pour faire sauter la coque. J'ai vu les mêmes dans un film de guerre...

— Des bangalores¹.

— Parfaitement. Ce qu'il va falloir faire, c'est mettre la main sur le trésor avant ces bandits. »

L'obscurité était maintenant complète. Les trois amies soulevèrent le ca-

1. Le bangalore, qu'il ne faut pas confondre avec l'innoffensif feu de Bengale, sert à détruire les réseaux de fils barbelés.

not pneumatique et le posèrent sur leur tête, moyen pittoresque et pratique pour le transporter. C'est dans ce curieux équipage qu'elles arrivèrent au terrain de camping.

Dès qu'elles eurent diné, Ficelle prit son indispensable bloc-notes et, à la lueur d'une lampe tempête, se mit à tracer les plans d'un fabuleux scaphandre qui allait lui permettre de plonger pour récupérer l'or englouti. Elle expliqua :

« Je vais fabriquer ce scaphandre demain matin, et l'après-midi j'irai chercher l'or sous l'eau.

— Je te rappelle, dit Françoise, que tu dois participer au concours d'animaux en sable...

— Ah! c'est vrai! Je l'oubliais... »

Ficelle réfléchit un moment, puis conclut :

« Je ne veux pas perdre une chance d'emporter la poupée géante... Je ferai le concours. Ma foi, tant pis pour le trésor! »

CHAPITRE IX

Passagère clandestine





FANTÔMETTE enveloppa sa chevelure brune sous un foulard jaune, dissimula ses yeux noirs derrière des lunettes de soleil et mit en marche son cyclomoteur. Elle prit la route de Saint-Jean-de-Luz.

L'air était frais, chargé des mille parfums végétaux que filtraient les

gouttes de rosée. Les villas, chatouillées par les longues ombres des pins, commençaient à s'éveiller.

En allant au port, la jeune aventurière n'obéissait à aucun plan précis. Mais elle espérait retrouver l'*Askena* et découvrir un indice qui pût lui révéler quel rôle jouait le bateau dans la combinaison montée par le Furet. Le premier élément de cette combinaison était la villa basque. Le deuxième, la vedette. Le troisième, le cargo *Caraïbes*. Il fallait maintenant découvrir le lien unissant les trois éléments.

Fantômette fit le tour du port à petite vitesse. Le bassin était clairsemé, un assez grand nombre de bateaux se trouvant déjà en mer pour la pêche. Elle eut vite fait de découvrir l'*Askena* amarré à quai, entre un petit caboteur bleu et un yacht à voiles. Elle descendit du cyclomoteur, se cacha derrière un groupe de voitures en stationnement, et observa les mouvements qui se faisaient à bord.

Deux matelots en vareuse bleue, coiffés de bérets, enroulaient des cordages

sur la plage arrière. Un troisième homme, petit et rond, les regardait travailler en bourrant une pipe. Il ressemblait à un globe terrestre. Ressemblance accentuée par une vaste chemise bleue dont les carreaux rappelaient les méridiens et les parallèles. Une ceinture noire de longue circonférence figurait assez bien l'équateur. Quant au crâne lisse et brillant, il représentait sans nul doute la calotte polaire. Cet homme géométrique se nommait Etcheberry. C'était le propriétaire de la vedette.

Après avoir allumé sa pipe, il s'approcha d'un ballot de toile verte qui gisait sur le pont, se baissa, souleva un coin de toile et vérifia quelque chose. Puis il fit signe aux deux hommes de rentrer le paquet à l'intérieur de la vedette, ce qu'ils firent aussitôt. Fantômette avait eu le temps d'entrevoir un objet peint en jaune.

« Encore des bouteilles d'air comprimé. Il y a une plongée en perspective... »

Les deux matelots remontèrent sur

le pont. L'un d'eux entra dans le poste de pilotage. L'autre sauta sur le quai et dénoua l'amarre. Quelques instants après s'éleva le poum-poum-poum du moteur Diesel. Etcheberry rejoignit le pilote dans la cabine. L'homme qui avait enlevé l'amarre s'accouda au bastingage, près de la proue.

En un éclair, Fantômette prit une décision. Abandonnant son poste d'observation, elle courut jusqu'au bord du quai, et, profitant de son élan, sauta sur le pont de l'*Askena* qui s'éloignait déjà du bord. Elle se dissimula derrière le rouleau de cordages, s'aplatit en retenant son souffle. Une seconde de plus, et la manœuvre échouait : Etcheberry se retournait pour jeter un coup d'œil vers les quais. Mais il ne vit pas la passagère clandestine.

Toutefois, la position de Fantômette demeurait très aléatoire. Il suffisait qu'un des trois hommes vienne faire un tour sur la plage arrière pour qu'elle soit découverte. Il fallait trouver une cachette plus sûre.

Elle regarda aux alentours. Une

écoutille toute proche devait donner accès au compartiment du moteur. Elle risqua un coup d'œil au-dessus des cordages. Personne ne regardait dans sa direction. Rapidement, elle souleva le panneau, se glissa dans l'écoutille et referma.

L'endroit était si sombre qu'on ne pouvait rien distinguer. Mais il n'était pas nécessaire d'y voir clair pour être sûr de la présence du moteur. Il se manifestait par un vacarme assourdissant, faisant vibrer le plancher métallique et remplissant l'air d'une abominable odeur d'huile chaude.

Petit à petit, le regard de Fantômette s'habitua à la pénombre. Une grille d'aération laissait passer quelques rayons qui tombaient sur des tuyaux, des réservoirs, des bidons. Dans un coin s'entassaient des outils; dans un autre, des chiffons imprégnés de cambouis.

Après quelques minutes, le roulis s'accrut. Le bateau venait sans doute de sortir des eaux calmes du port. Fantômette décida de quitter ce local nau-

séabond où le séjour était sûr, mais bien peu confortable. Elle ouvrit une porte, entra dans une pièce carrée aux parois métalliques peintes en blanc, et poussa une exclamation qui exprimait à la fois la surprise et l'intérêt.

Ce n'étaient pas les trois scaphandres autonomes pendus au mur qui pouvaient la surprendre; ni les arbalètes sous-marines, ni les filets ou les nasses destinés à capturer le poisson. Ce qui constituait la curiosité du local, c'était la présence, au centre, d'un gros cylindre vertical rempli d'eau. Une sorte de cheminée, de cuve, haute d'un mètre et large d'autant, dont l'usage semblait à première vue inexplicable. Fantômette trempa un doigt dans l'eau, goûta.

« C'est salé. De l'eau de mer. Ce doit être un vivier dans lequel on met les poissons ou les langoustes que l'on vient de prendre. »

Elle se pencha au-dessus de la cuve, observa le fond.

« Tiens! Il y a un trou!... Ah! je comprends... Ce n'est pas un vivier,

mais le puits par où les hommes-grenouilles peuvent entrer ou sortir... Et en vertu du principe des vases communicants, le niveau de l'eau dans ce puits est le même que celui de l'océan, à l'extérieur de la vedette... Bon, poursuivons notre petite visite. »

Mais la visite se trouva bien vite écourtée. Ayant entrebâillé une porte, Fantômette s'aperçut que la pièce suivante, un salon, communiquait avec le poste de pilotage. Elle repoussa aussitôt le battant et se résigna à revenir dans le compartiment bruyant et malodorant.

Elle n'eut d'ailleurs pas à attendre longtemps. Après quelques minutes de navigation, le moteur ralentit et s'arrêta. Dans le silence qui suivit, Fantômette perçut la voix d'Etcheberry qui lançait des ordres. Il y eut ensuite un bruit de pas, des claquements de portes et un remue-ménage dans la pièce voisine. A travers la cloison filtraient des bruits d'objets métalliques, un sifflement d'air comprimé qui s'échappe, quelques paroles au sujet

d'une ceinture plombée... Tout cela indiquait que les marins étaient en train de revêtir les costumes de plongeurs.

Effectivement, quelques instants plus tard, Fantômette entendit un double plouf! Les deux hommes-grenouilles venaient de passer à travers le puits.

« Bien. Voilà nos marins sous les eaux. Nous ne sommes plus que deux à bord, Etcheberry et moi. Dans ces conditions... »

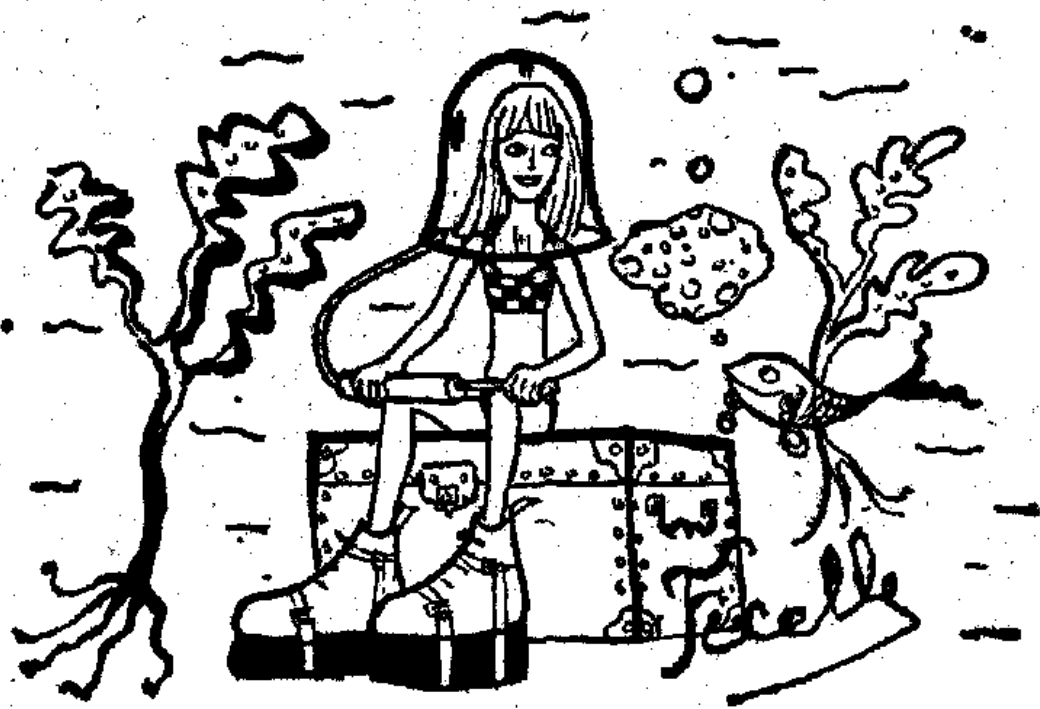
Un étrange sourire se glissa sur les lèvres de la jeune aventurière.



CHAPITRE X

Plongeurs sous-marins





LE SCAPHANDRE inventé par Ficelle était une merveille d'imagination. Une cloche à melon devait recouvrir la tête du plongeur pour l'isoler de l'eau; une pompe à bicyclette reliée à un tuyau de caoutchouc devait fournir l'air respirable; des sandales fortement lestées de plomb maintiendraient

le scaphandrier au fond de l'océan. Ficelle était persuadée que, grâce à ces dispositifs ingénieux, il serait possible de traverser à pied n'importe quel océan de dimensions moyennes.

Mais cet ambitieux projet tourna court. Malgré de nombreuses visites aux jardiniers locaux, la grande fille ne put se procurer l'élément principal du scaphandre : la cloche à melon. Modifiant aussitôt ses plans, elle griffonna sur son bloc-notes un nouvel appareil plus simple, aisément réalisable. Elle expliqua à Boulotte :

« Avec mon masque de pêche sous-marine et une boîte de petits pois, je vais fabriquer un hydroscope breveté!

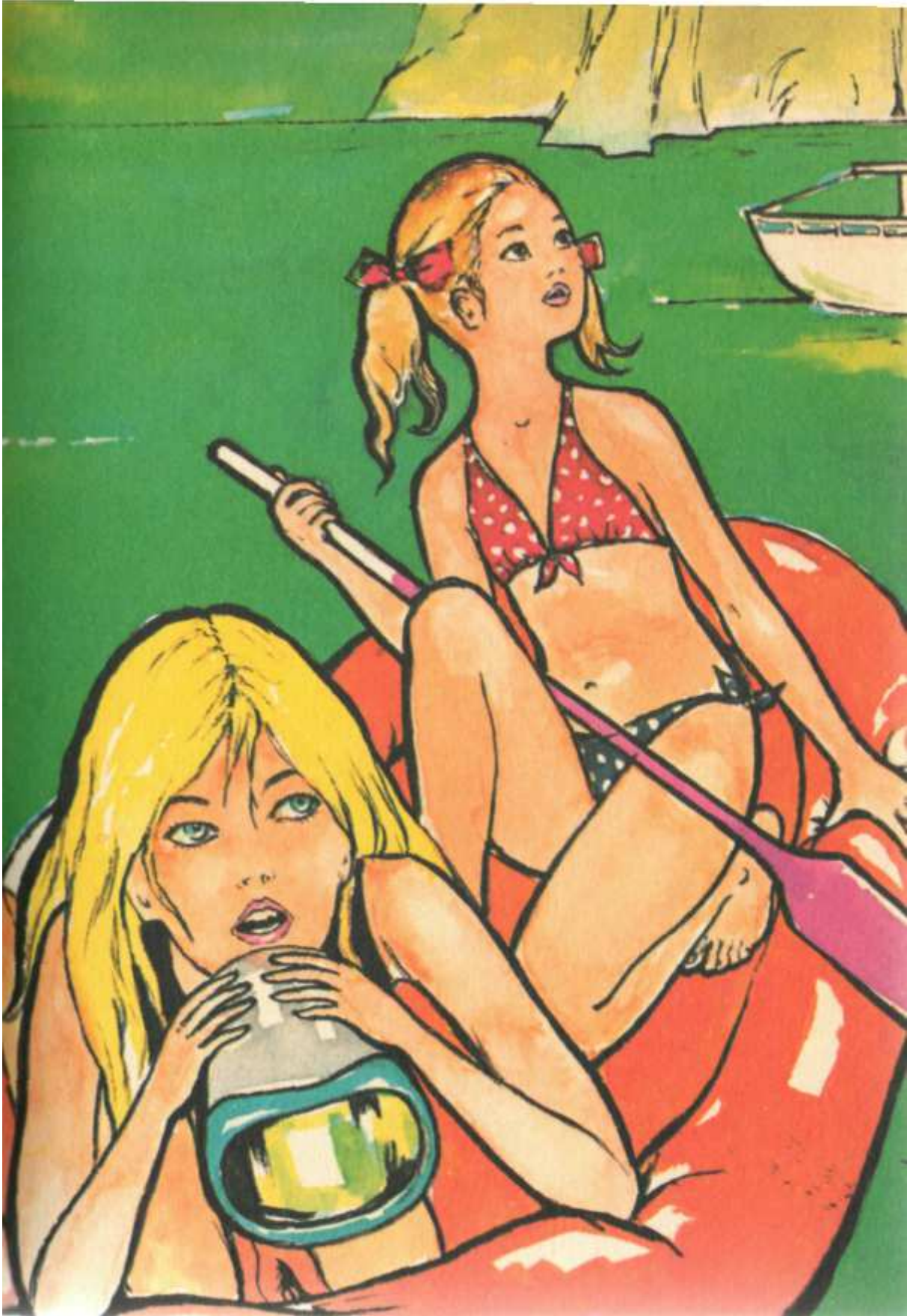
— Un quoi? demanda la grosse fille en croquant une biscotte.

— Un hydroscope. Un machin pour voir sous l'eau. Certains pêcheurs en fabriquent avec un vieux seau. Ils enlèvent le fond et ils le remplacent par un disque en verre.

— Et à quoi ça leur sert?

— A voir s'il y a des poissons, pardi! Moi, je vais faire la même chose avec

Ficelle prit son hydroscope.



mon masque. Tu as bien une boîte vide?

— Oui. Une boîte de haricots verts. »

Boulotte fournit le récipient. Ficelle en ôta le fond à l'aide d'un ouvre-boîtes et le remplaça par son masque qu'elle ajusta au moyen d'un fil de fer. Puis elle annonça fièrement :

« Voici une invention géniale! Il ne reste plus qu'à l'essayer. Nous allons prendre la *Splendeur des Océans* et naviguer au large de la côte. Françoise va nous aider à pagayer. Mais... je ne la vois pas...

— Elle a disparu depuis ce matin. »

Ficelle grogna :

« On ne la trouve jamais quand on a besoin d'elle! Tant pis! Elle n'assistera pas à mes essais ficelliens et historiques! »

Les deux amies transportèrent le canot pneumatique jusqu'à la plage, embarquèrent et s'éloignèrent à quelques brasses du bord. Ficelle cessa de pagayer, prit son hydroscope et l'enfonça à moitié dans l'eau. Grande fut sa surprise de constater que l'appareil fonc-



tionnait parfaitement! A travers la vitre du masque, on pouvait distinguer les galets, les algues ou les coquillages dispersés sur le fond. Elle s'écria :

« Regarde, Boulotte! On voit le fond de l'eau! En couleurs et en relief! Avec ce truc, je vais trouver du premier coup le galion plein d'or! »

Cette perspective encourageante stimula les deux filles. Elles se mirent à manier la pagaie avec un tel enthousiasme, qu'elles furent rapidement aussi mouillées que des sardines. Grâce

à ce déploiement d'énergie, elles purent lutter victorieusement contre un vent défavorable et atteindre la zone des récifs, au bas de la falaise.

Alors qu'elles ne se trouvaient plus qu'à une centaine de mètres du premier rocher, un ronflement sonore s'éleva dans leur dos; elles virent une grosse vedette s'approcher, la proue haute, projetant à droite et à gauche des gerbes d'eau.

« Tiens! s'écria Ficelle, voilà le bateau à jambes! »

L'*Askena* doubla le canot qui se trouva durement secoué par le sillage, puis ralentit et stoppa à quelques encablures. Ficelle s'approcha tout contre l'oreille de Boulotte et dit à voix basse (quoique cette précaution fût parfaitement inutile) :

« Mon instinct ficellique me dit qu'un homme-grenouille de l'*Askena* va se servir des explosifs pour faire sauter la coque du galion et s'emparer des pièces d'or!

— Oh! tu crois?

— J'en suis sûre. Mais ces messieurs

ne se doutent pas que je vais les surveiller avec mon hydroscope breveté ! »

Elles propulsèrent la *Splendeur des Océans* jusqu'à toucher presque la coque de la vedette. Ficelle posa sa pagaie, mit l'hydroscope dans l'eau, se pencha pour regarder à travers le carreau. Elle annonça :

« Pour l'instant, je ne vois que du vert...

— Il n'y a pas de poissons ?

— Non, aucun... Ah ! si ! en voilà quelques-uns... Ils sont tout petits...

— Fais voir ! »

Boulotte se pencha à son tour.

« Je ne vois rien.

— Mais si ! Là, à droite...

— Ah ! oui... On ne pourrait pas faire une friture avec... C'est dommage... Oh ! regarde ce gros ! Un requin ! »

Une masse noire, allongée, venait d'apparaître dans l'écran de verre. Ficelle s'exclama :

« Ce n'est pas un poisson, c'est un plongeur... Ah ! je l'avais bien dit, qu'ils allaient récupérer le trésor... Tiens ! En voilà un autre !... Ils se dirigent vers

les tubes que le Furet a mis à l'eau...

— C'est exact. Je vois que vous êtes bien renseignées. »

Ficelle et Boulotte se retournèrent. Debout sur le pont de l'*Askena*, un homme les menaçait avec un fusil de chasse sous-marine. C'était le gros Etcheberry. Il cria :

« Montez donc à bord. Vous allez m'expliquer ce que vous faites ici et pourquoi vous êtes si au courant de mes affaires. »

Terrorisées, les deux filles restaient immobiles. Ficelle avait lâché son hydroscopie qui s'en allait à vau-l'eau. Elle balbutia :

« Mais, monsieur, nous regardons simplement vos hommes-grenouilles...

— Pas possible? Et c'est un spectacle si passionnant? Venez un peu par ici, vous serez beaucoup mieux pour voir. »

Avec la pointe de son harpon, Etcheberry accrocha la cordelette qui encerclait le canot. Il amena l'embarcation contre la coque de l'*Askena*, empoigna Ficelle qu'il fit monter sur le pont, ainsi que Boulotte. Il ordonna :

« Maintenant, entrez là-dedans! Puisque la plongée sous-marine vous intéresse, vous allez être satisfaites! »

Le patron et les deux filles entrèrent dans le poste de pilotage, traversèrent le salon et pénétrèrent à l'intérieur de la chambre de plongée. Etcheberry désigna le puits.

« Voici une curiosité. Un trou qui permet à mes hommes de sortir ou d'entrer discrètement... Tiens! les voilà déjà! »

La tête d'un scaphandrier avait jailli hors de la cuve. L'homme ôta l'embout de son arrivée d'air, releva son masque et demanda :

« Que se passe-t-il? Nous venons d'apercevoir un canot pneumatique contre la vedette...

— Mon cher Haïspour, ce canot appartient aux deux jeunes curieuses que voici... Elles étaient en train de nous espionner. »

Le plongeur sortit du puits, imité par son compagnon qui venait à son tour d'émerger. Le gros Etcheberry caressa son crâne d'un geste machinal,

comme pour ramener en arrière une chevelure absente. Il posa son harpon sous-marin sur le sol, alluma une cigarette et répéta :

« Je dis bien : de nous espionner. Elles savent que nous nous occupons des tubes. Au fait, vous n'avez pas eu le temps de les récupérer ? »

— Non, dit Haïspour, nous avons tout de suite fait demi-tour en voyant le canot.



— Bien. Vous aurez tout le temps plus tard. Il faut d'abord tirer cette affaire au clair. »

Il se tourna vers les deux filles qui se tenaient dans un coin de la pièce, grelottant de peur.

« Vous deux, il va falloir vous expliquer; qui vous a mis au courant de notre affaire? Allez, parlez! »

Ficelle rassembla le peu de courage qui lui restait et balbutia :

« C'est à cause du Furet... »

Etcheberry fit un mouvement de surprise :

« Comment? Vous connaissez le Furet?

— Oui, dit Ficelle, c'est un vilain bonhomme qui se trouve d'habitude en prison. Mais en ce moment il habite dans un chalet sur la falaise. »

Le gros homme semblait prêt à éclater. Cependant il réussit à se contenir.

« Poursuivez! »

Ficelle reprit :

« Hier, nous l'avons vu. Avec des complices, il faisait descendre des tubes dans l'eau... »

La grande fille exposa sa théorie du galion englouti, ce qui amena un sourire sur les lèvres d'Etcheberry. Il réfléchit, marcha de long en large pendant un moment, puis déclara :

« Je crains que vous n'en sachiez trop. Beaucoup trop. Et vos bavardages risqueraient de faire échouer nos projets. En conséquence... je ne vois qu'une solution. Une solution simple et radicale. Nous allons vous accrocher au cou un bon morceau de plomb et vous faire passer à travers ce puits la tête la première. Qu'en pensez-vous ?

— Pas d'accord ! » fit une voix juvénile.

La porte venait de s'ouvrir pour laisser entrer une nouvelle personne. Elle était revêtue d'un costume noir de plongeur et braquait un fusil sous-marin vers Etcheberry. Celui-ci fit un mouvement pour reprendre son arme, mais il fut arrêté par un ordre bref :

« Stop ! Si vous bougez d'un millimètre, je vous transperce comme un vulgaire mérout ! »

Etcheberry dit dans un souffle :

« Qui êtes-vous? D'après votre voix... une jeune fille, je suppose?

— Très juste. Une jeune fille qui s'intéresse diablement à ce que vous faites. C'est fou la quantité de gens qui s'occupent de vos affaires, n'est-ce pas? »

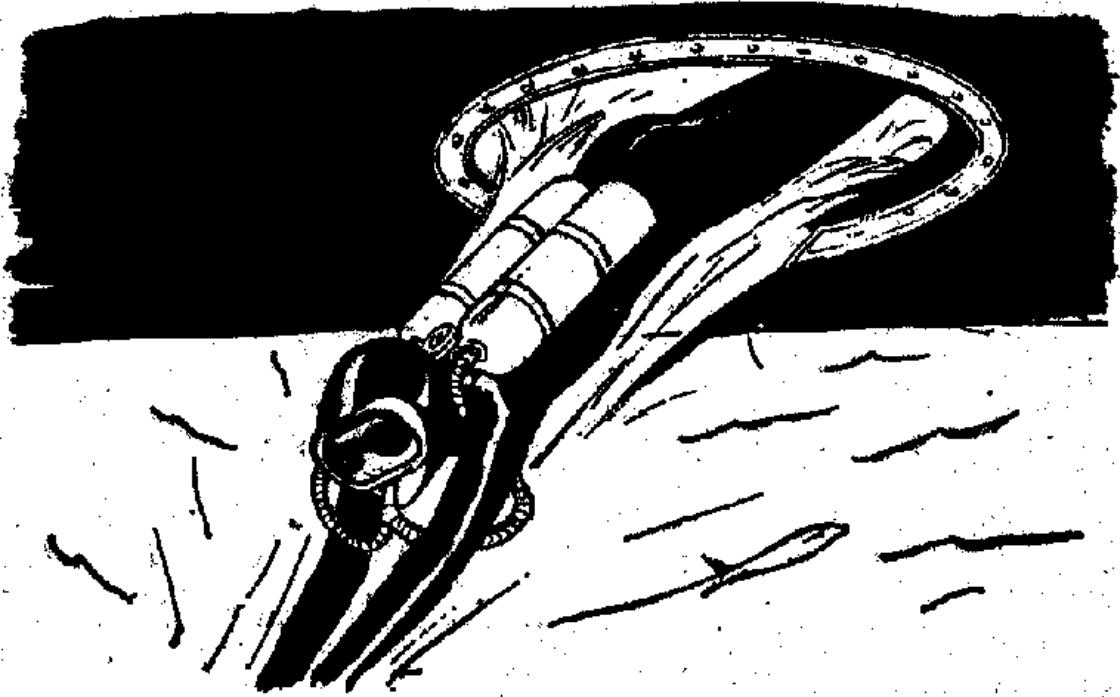
La plongeuse noire se tourna vers Boulotte et Ficelle. Elle ordonna :

« Vous deux, remontez dans votre canot pneumatique et prenez le large. Allez, dépêchez-vous! »

Elles sortirent précipitamment, grimperent sur le pont, sautèrent dans la *Splendeur des Océans* et s'éloignèrent à grands coups de pagaie en se félicitant de cette apparition providentielle.

Pendant ce temps, Etcheberry et les deux marins demeuraient à leur place, incapables de réagir. La plongeuse leur dit d'un ton ironique :

« Je vous conseille maintenant de laisser de côté le Furet et ses tubes. Cet individu ne peut vous attirer que des ennuis. Abandonnez pendant qu'il est encore temps! »



Etcheberry eut un sursaut d'énergie. Il brandit le poing en s'écriant :

« Qui vous permet de me donner des ordres? Qui donc êtes-vous? »

La fille sourit et laissa tomber ces mots :

« Si on vous demande qui a fait échouer votre affaire, vous pourrez répondre que c'est Fantômette. »

Ayant dit, elle piqua une tête dans le puits et disparut. Etcheberry allait ordonner à ses hommes de la poursuivre, mais il se ravisa.

« Non, inutile d'insister. J'ai l'impression que, pour l'instant, elle est en meilleure position que nous. Il faut attendre. Nous aurons notre revanche, avec un peu de patience... »

Haispour pointa un doigt vers la paroi.

« Vous avez vu, patron? Il manque un des scaphandres. C'est elle qui l'a pris.

— Tu as raison. Cette Fantômette s'occupe un peu trop de nos affaires. Mais, je le répète, nous aurons notre revanche. »

Le gros homme considéra l'autre marin qui se frottait le menton d'un air pensif. Il lui demanda :

« Eh bien, Gorri, quelque chose te tracasse? »

Le marin hésita, se racla le gosier, grogna, puis finalement prononça :

« Heu... ce que vous avez dit tout à l'heure... c'était sérieux? »

— Ce que j'ai dit? Qu'ai-je donc dit?

— Au sujet des deux gamines... Vous vouliez leur accrocher du plomb au cou et les noyer... »

Le gros homme fronça les sourcils. Son teint, naturellement coloré, tourna au cramoisi. Il s'écria :

« Dis donc, Gorri! Me prendrais-tu par hasard pour un assassin? Nous autres Basques, nous sommes contrebandiers de père en fils, mais pas criminels! J'ai menacé les filles pour les faire taire, et rien de plus! »

Gorri poussa un soupir de soulagement.

« Ah! bon... J'avais cru...

— Au lieu de croire, tu ferais mieux de récupérer nos tubes!... Attends, je vais vérifier notre position. Avec ce vent, nous avons peut-être dérivé... »

Il regagna le poste de pilotage, constata qu'effectivement l'*Askena* s'était éloignée de la zone de plongée. Il tira sur le bouton du démarreur.

Rien.

Il tira de nouveau. Encore rien.

« Ah! çà, mais... Ça ne veut plus repartir? »

Il se rendit dans le compartiment arrière, ausculta les différents éléments du moteur et poussa un cri.

« Tonnerre! Là pompe! Où est-elle? »

La pompe d'injection, organe vital du Diesel, avait disparu.

« Je comprends maintenant pourquoi ça ne veut pas démarrer! Cette petite peste de Fantômette a saboté notre bateau! »

Il retourna dans le poste de pilotage, écarta les bras en un geste désespéré.

« Mes amis, nous ne pouvons plus manœuvrer. Si personne ne nous remorque, nous risquons de heurter un récif... »

Comme pour lui donner une réponse, un horrible craquement ébranla la coque de l'*Askena*.

CHAPITRE XI

Le concours





FICELLE se précipita vers Françoise :
« Où donc as-tu été pendant toute la matinée? Il nous est arrivé une aventure fantastique! Figure-toi que... »

Et la grande fille conta par le détail son équipée à bord du canot pneumatique, sa capture par l'« horrible capitaine de l'*Askena* » et son sauvetage dû

à l'intervention d'une extraordinaire fille-grenouille.

Mais Françoise l'écoutait d'un air distrait. Ficelle s'indigna :

« Comment! je te raconte une épopée faramineuse à grand spectacle, et tu ne fais même pas attention à ce que je dis! Tu es dans la lune! Tu devrais plutôt te réveiller et venir avec moi. Je vais dire aux gendarmes que les gens de l'*Askena* ont essayé de nous noyer, Boulotte et moi, et qu'ils vont faire sauter une épave pleine d'or avec les explosifs du Furet!

— Non.

— Comment?

— Je dis : non! »

Ficelle ouvrit la bouche, se tourna vers Boulotte qui cassait des œufs dans une poêle et la prit à témoin.

« Boulotte, tu entends ce que dit Françoise? Elle est tombée sur la tête! »

Françoise haussa les épaules et répliqua :

« Je ne suis pas tombée sur la tête. Et si tu fais ce que tu dis, tu te couvriras de ridicule.

— Oh!

— Parfaitement. Ce galion d'or n'existe que dans ton imagination. Et rien ne te prouve qu'il y ait des explosifs dans les tubes.

— Mais... je... Les hommes-grenouilles vont...

— Ils ne vont... rien du tout. Pour l'instant, ils sont occupés à faire remorquer l'*Askena* par un bateau de pêche qui va la ramener à Saint-Jean-de-Luz.

— Pourquoi? la vedette est tombée en panne?

— Apparemment. »

Ficelle gratta le bout de son nez et demanda :

« Tu es bien sûre, Françoise, qu'il ne faut pas prévenir la police?

— J'en suis sûre. Pour l'instant c'est inutile.

— Alors, d'après toi, que faut-il faire?

— Rien. Ou plutôt si. D'abord, déjeuner...

— Elle a raison! approuva Boulotte.

— Ensuite, faire une petite sieste et participer au concours de plage. »

Le visage de Ficelle s'illumina soudain.

« Ah! oui, le concours! Figurez-vous que j'ai trouvé un animal aux pommes!

— Aux pommes?

— Oui! C'est encore une de mes idées ficellestes! Mais pour l'instant je la garde secrète. Je vais faire une girafe.

— Crois-tu, demanda Françoise, que son cou sera assez solide?

— Oui, oui! Ça tiendra. En tassant bien... »

Elles se conformèrent au programme établi : déjeuner, sieste, plage. Mais la sieste fut écourtée par Ficelle qui voulait arriver avant tous les autres concurrents, pour choisir le meilleur coin de sable. Cette hâte ne lui fut pourtant d'aucun secours, car le moniteur du club des Pingouins tira au sort les parcelles de plage.

Chaque carré attribué était délimité par des cordelettes autour desquelles le public ne tarda pas à s'amasser. Au coup de sifflet, une vingtaine de jeunes sculpteurs amateurs se mirent à quatre pattes, pelle en main, et commencèrent

leurs travaux de terrassement. Très vite, des petites montagnes de sable s'élevèrent, qui se transformèrent par la suite en figures plus ou moins reconnaissables. On vit naître ainsi un crocodile, une tortue géante, un lion allongé qui ressemblait un peu à un ours; un chien assis, un serpent de mer aux multiples anneaux, quelques poissons, un canard, un phoque et une petite baleine.

Boulotte avait choisi un animal qui lui rappelait la charcuterie : un cochon. Françoise était la seule, parmi tous les concurrents, à sculpter un bas-relief. Après avoir établi un large plan très incliné sur lequel elle avait tracé les contours d'une panthère bondissante, elle creusait délicatement le sable pour laisser en saillie les formes de l'animal. Ficelle, avec une ardeur méritoire, élevait un monticule démesuré qui allait permettre à la girafe de dominer la ménagerie adverse.

Le concours devait se terminer à quatre heures. Les dernières minutes furent consacrées à parfaire la présenta-

tion des statues, à les décorer avec des petits galets, des algues ou des coquillages. Une minute avant le coup de sifflet, Ficelle se mit debout pour admirer son œuvre. La girafe avait des pattes qui ressemblaient un peu trop à celles d'un éléphant, mais telle qu'elle était, la réalisation plaisait à l'artiste.

Toute joyeuse, elle alla chercher Boulotte pour lui faire admirer la chose.

« Regarde si elle est jolie! »



A cet instant, le cou de la girafe, trop faible pour supporter la tête, s'effondra en même temps que les espoirs de Ficelle. Celle-ci poussa un cri de détresse, auquel répondit un « Oh ! » des spectateurs. Le pauvre animal se trouvait réduit à un corps décapité ! Il était trop tard pour tenter la moindre réparation. Le coup de sifflet retentit et le jury commença à examiner les animaux.

Le serpent de mer fut jugé effrayant. Le phoque, pittoresque. Le cochon de Boulotte, amusant ; sa queue était en fil de fer tortillé. La girafe fut l'objet de regards attristés. En revanche, ce qui remplit les jurés d'admiration, fut la panthère de Françoise.

Muscles tendus, elle s'élançait vers quelque proie invisible, avec la grâce et la souplesse d'un félin vivant.

Les délibérations furent courtes. A l'unanimité, le jury décerna le premier prix à Françoise qui reçut la poupée avec un grand sourire. Boulotte fut tout heureuse de se voir attribuer un filet contenant des échantillons de con-

servees basques. Quant à la pauvre Ficelle, elle eut droit à un ballon en plastique, ce qui ne faisait pas du tout son affaire, car elle en avait déjà un. Françoise lui offrit la poupée géante.

« Tiens, dit-elle, puisqu'elle te plaît, prends-la et donne-moi ton ballon en échange... »

Le visage de Ficelle s'épanouit. Elle sauta de joie, embrassa Françoise, dansa avec la poupée en poussant des petits cris d'allégresse. Ce délire aurait pu durer longtemps si Françoise ne l'avait interrompu. La brunette tendit le bras vers le large en disant :

« Tiens, Ficelle! Regarde... Nos hommes-grenouilles reprennent la mer. »

L'*Askena* passait au large, en direction de la falaise. Ficelle s'exclama :

« Oh! ils vont chercher le trésor! Mais tu m'avais dit que la vedette était en panne? »

— Ils ont réparé plus vite que je ne le pensais.

— Alors, il faut prévenir la police? Le trésor...

— Je t'ai déjà dit que non! Et il n'y a pas de trésor. Tout ce que nous pouvons faire, c'est nous asseoir et réfléchir.

— Réfléchir... à quoi? »

Françoise enroulait autour d'un doigt une de ses boucles noires. Elle répondit pensivement :

« Je voudrais bien savoir, par exemple, à quel endroit le Furet avait caché les tubes avant de les mettre dans l'eau...

— Ils devaient être à l'intérieur du chalet, je suppose?

— Non.

— Ah? alors, ils étaient ailleurs...

— Evidemment! »

La grande Ficelle chercha pendant deux bonnes minutes, mais comme les problèmes n'étaient pas son fort, elle confia la poupée à Françoise et demanda à Boulotte de l'aider pour transformer en château fort ce qui restait de la girafe. Cette idée — géniale — lui était venue en considérant les pattes qui ressemblaient un peu à des tours.

Quand le château fut terminé, Ficelle

construisit à côté une petite maison en précisant :

« Tu vois, Boulotte, ça, c'est la demeure de Robin des Bois. Et sais-tu ce qu'il va faire, Robin des Bois? Il va délivrer la belle princesse enfermée dans le château.

— Ah! fit Boulotte en mastiquant un caramel mou.

— Bien sûr! il y a toujours des princesses prisonnières dans les châteaux... Et pour venir jusqu'à elle, Robin va faire un souterrain. Allons-y! »

A genoux dans le sable, les deux filles creusaient avec le zèle d'un fox-terrier cherchant à déterrer un rat. Depuis un moment, Françoise les observait d'un air pensif. Elle se leva soudain, fit claquer ses doigts et prononça à mi-voix, les yeux brillants :

« Un souterrain!... C'est ça, parbleu!... La maison et le fort... le fort et la maison... Ah! comment n'y ai-je pas pensé plus tôt! »

Elle s'habilla et quitta la plage si prestement que Ficelle et Boulotte ne s'aperçurent même pas de sa disparition.



« Haïspour, ouvre un peu plus les gaz! Nous n'avancions pas!...

— Mais, patron! Je n'ose pas aller trop vite... Le rafistolage ne va pas tenir...

— Il faudra qu'il tienne! Si nous n'avons pas la marchandise d'ici une heure, nous allons rater le *Caraïbes*. Il ne nous attendra pas! »

Le gros Etcheberry sortit du poste de pilotage et gagna le compartiment avant. Lorsque la vedette était partie à la dérive, la coque avait heurté un écueil et un début de voie d'eau s'était déclaré. Si un bateau de pêche ne s'était rapidement porté au secours de l'*Askena*, elle eût sans doute coulé sur place. Dès l'arrivée au port, Etcheberry avait fait colmater la brèche et monter une nouvelle pompe sur le moteur. Puis il avait repris la mer.

La vedette parvint à proximité des premiers écueils. Etcheberry prit place à la roue de gouvernail, mit le régime

du Diesel au ralenti, ne conservant que le minimum de puissance pour maintenir le bateau face au vent, puis ordonna :

« Allons! dépêchons-nous! J'ai hâte que cette affaire soit terminée. L'intervention de cette maudite Fantômette nous a fait perdre du temps! »

Les deux marins entrèrent dans la chambre de plongée, s'équipèrent avec les deux scaphandres disponibles, passèrent par le puits, sortirent de l'*Askena* et nagèrent en direction du gros bloc de béton au pied duquel les tubes avaient été immergés.

Dix minutes plus tard, ils réapparurent à la surface, s'accrochèrent au bordage. Etcheberry se pencha vers eux.

« Alors, les gars! Ces tubes, vous les avez? »

Gorri retira l'embout de son scaphandre et secoua la tête en bredouillant :

« Patron!... Nous... nous avons cherché partout... autour du bloc... le long de la falaise...

— Eh bien?

— Ils ont disparu! »

CHAPITRE XII

Suivez le guide





FANTÔMETTE dissimula le cyclomoteur dans un buisson, enleva foulard, chemisette et blue jean sous lesquels elle portait son costume de soie et remplaça ses lunettes de soleil par un masque. D'un coup d'œil circulaire, elle s'assura que les lieux étaient déserts, la route dégagée, la falaise nue. Toutefois,

les habitants de *Goicoetchea* étaient susceptibles de l'apercevoir. Elle prit la précaution de ramper dans l'herbe pour se rapprocher de la barrière en bois qui entourait le jardin.

Quand elle se trouva contre la clôture, elle releva lentement la tête. Rien n'indiquait qu'on eût décelé sa présence. Elle regarda le sol autour d'elle.

« Voyons... Bulldozer faisait brûler des herbes près du porche, et le vent soufflait dans cette direction... la feuille est tombée à peu près ici... et j'ai dû la jeter dans ce coin... »

En se soutenant sur les coudes et les avant-bras, elle rampa vers l'endroit où devait se trouver la boulette de papier. Elle fureta, interrogea les touffes d'herbes sèches.

« Si j'avais pu deviner que ce papier était si important, je l'aurais mis dans ma poche au lieu de l'envoyer promener... Ah! le voilà... Non, c'est un emballage de cigarettes... »

Elle poursuivit ses recherches. Au bout de quelques minutes, elle retrouva enfin la fameuse boulette et la déplia.

La lecture du texte lui arracha un cri de joie.



La lecture du texte lui arracha un cri de joie.

« ... terrain... communication... bloc... le chalet... penderie... »

Ces quelques mots incohérents commençaient maintenant à prendre une signification précise.

« Oui, j'avais vu juste. Je me doutais bien que le Furet n'était pas venu s'installer ici par hasard. Il savait ce qu'il faisait en choisissant cette villa. Très bien, mon bonhomme! Il ne me reste plus qu'à vérifier si la pratique s'accorde avec la théorie. »

Elle retourna au buisson, sortit de la sacoche un carnet sur lequel elle écrivit :

« Picasso est chez Hasparren »

Elle arracha la feuille, s'approcha de la boîte aux lettres où elle la glissa, appuya sur la sonnette et courut se cacher de nouveau dans le buisson.

Le Furet apparut sur le porche. Il regarda en direction de l'entrée, hésita, puis marcha vers la boîte aux lettres.



Fantômette put entendre le juron qu'il lança en lisant le message. Très agité, il revint au pas de course vers la villa. quelques instant plus tard il réapparut, accompagné de Bulldozer et du prince d'Alpaga. Les trois hommes s'engouffrèrent dans leur voiture qui démarra avec des raclements d'engrenages maltraités. Fantômette sourit.

« Allez, messieurs, allez! Laissez-moi la place. Je dois faire une petite perquisition à votre domicile... »

La voiture disparut au tournant de la route. Aussitôt, Fantômette bondit



au-dessus de la barrière. Elle s'approcha de la villa, dressa la brouette contre la façade, escalada le porche comme elle l'avait fait précédemment... et s'arrêta net!

L'œil-de-bœuf était fermé par un volet rond, en bois.

« Aïe! Je n'avais pas prévu ça!... Alors, voyons la porte... Ils sont partis si vite qu'ils n'ont peut-être pas pensé à donner un tour de clef. »

Elle descendit, remit la brouette en place et essaya d'ouvrir la porte. Elle

était verrouillée. Restait une troisième solution : passer par-derrière, à travers la fenêtre qui surplombait l'océan.

Pour aller jusqu'à cette fenêtre, il fallait longer une étroite corniche en se plaquant contre le mur, en s'accrochant à ses aspérités, en bravant le vertige. Cette dangereuse acrobatie, Fantômette la fit. Malgré le vent, malgré l'impressionnant bruit des vagues qui montait vers elle, la jeune aventurière atteignit l'ouverture, mit un genou sur l'appui et se glissa dans le salon.

Son premier geste fut de remettre en place l'allumette qui avait servi à soulever le support du téléphone. Puis elle passa dans le vestibule où se trouvait une penderie dont elle fit glisser la porte. Elle écarta quelques vêtements accrochés à des cintres, se baissa et donna un coup sec sur le sol.

« Parfait ! c'est creux. Le bas est une planche... qui peut se soulever. »

Joignant le geste à la parole, elle releva le fond de la penderie, démasquant une ouverture. Quelques marches apparaissaient...

Fantômette alluma une minuscule lampe électrique, descendit l'escalier et se trouva dans une sorte de couloir sombre et froid, aux parois cimentées. S'adressant à un auditoire invisible, elle annonça :

« Et voici, mesdames et messieurs, un souterrain qui fait partie d'un ensemble d'ouvrages fortifiés construits pendant la seconde guerre mondiale. Il s'agit d'un réseau reliant les fortins, les batteries de défense côtière et les postes de commandement. Ce souterrain part de la villa appelée *Goïcoetchea* pour aboutir au blockhaus... dont voici l'entrée. »

Elle poussa une porte massive, pénétra dans le blockhaus. Un local étroit, au plafond bas, encombré de morceaux de béton, de vieilles caisses, de ferraille, de cartons vides. Deux rails supportaient un chariot qui avait servi d'affût à un canon maintenant absent. Sur ce chariot était posé un grand cerf-volant entoilé de blanc. A côté s'entassaient des tubes de métal semblables à ceux que le prince d'Alpaga avait

fait descendre au bout de sa ligne.

Fantômette fit le tour de la pièce en éclairant chaque recoin, s'assura qu'elle avait tout vu et retourna dans le souterrain. Elle chantonna un petit refrain pour exprimer sa satisfaction. Son enquête était terminée. Il ne restait plus qu'à prévenir la police.

Elle remonta l'escalier, sortit par la penderie, retourna au salon, décrocha le téléphone et commença à former un numéro. Elle venait de faire tourner le cadran deux fois, lorsqu'une voix d'homme cria sur un ton impératif :

« Halte! Ne bouge plus, ou je tire! »



CHAPITRE XIII

La pierre au cou





LE FURET venait d'entrer, escorté par ses deux complices. Fantômette s'immobilisa.

« Pose ce récepteur! »

Elle obéit, tandis que le gros Bulldozer traversait le salon à grands pas et venait se poster devant la fenêtre pour parer à toute fuite de la jeune

fille. Le Furet remit en poche son pistolet et ricana :

« Il me semble que nous sommes arrivés à temps. Dis-moi, ma petite, à qui donc voulais-tu téléphoner ? »

— A la police.

— Pas possible ? »

Le Furet prit un gros cigare dans un coffret, enleva délicatement l'emballage de cellophane et demanda ironiquement :

« Prévenir la police ? Pourquoi donc ? »

— Pour lui raconter une belle histoire où il sera question de blockhaus, de cerf-volant et de tableaux volés. »

Le Furet émit un petit sifflement d'admiration.

« Tous mes compliments ! Lors de ta dernière visite, tu ne connaissais pas encore mes projets ; mais depuis ta résurrection, tu as appris beaucoup de choses. Vois-tu, nous pensions que tu avais eu la bonne idée de te noyer, mais il paraît que non.

— Je sais nager.

— Oui, en effet.

— Et maintenant, je me porte comme un charme.

— Ça ne durera pas. »

Bulldozer agita ses gros poings et demanda :

« Je l'aplatis, chef ? »

— Un moment ! » fit le Furet.

Il alluma son cigare, secoua l'allumette, la jeta par terre et dit :

« Puisque nous en sommes à nous faire des confidences, explique-moi un peu comment tu as découvert notre petite combinaison ? Aucun d'entre nous ne t'a mis au courant, tout de même ? »

Fantômette sourit :

« Non, en effet. Mais ce que je ne sais pas, je le devine. Et ce que je ne devine pas, je l'invente. Reprenons l'affaire au début, voulez-vous ? Il y a quelques semaines, juste après votre libération, vous vous êtes mis à la recherche d'une maison située sur la côte basque. Il vous fallait un endroit isolé, d'où l'on pourrait embarquer clandestinement des objets volés, en particulier des tableaux de grande valeur qui devaient être expédiés en Amérique.

« Tout en faisant cette recherche, vous avez appris l'existence d'un souterrain reliant cette villa au blockhaus, lequel constituait un repère idéal en même temps qu'une cachette sûre pour les tableaux. Peut-être même connaissiez-vous déjà l'existence de ce souterrain avant de venir ici ?

— Exact ! dit le Furet. Il y a deux mois, j'ai fait la connaissance d'un Allemand qui avait travaillé autrefois à la construction du blockhaus. C'est lui qui m'a donné les indications...

— ... que voici ! » dit Fantômette en sortant la feuille de papier.

Le Furet sursauta.

« Je croyais que Bulldozer avait brûlé ça !

— Il a fait le travail à moitié. J'ai pu reconstituer le texte complet : « Le « souterrain met en communication le « blockhaus et le chalet. L'entrée se « trouve dans la penderie. » La prochaine fois, mon cher Furet, brûlez vous-même les papiers compromettants !

— Je l'aplatis, chef? demanda Bulldozer.

— Un peu de patience, mon gros! Continue, Fantômette.

— Donc, vous vous installez à *Goïcoetchea*. Des voleurs spécialisés dans le pillage des musées vous font parvenir cinq Picasso que vous cachez dans le blockhaus. Vous en attendez d'autres, et votre intention est de tout transférer en une seule fois à bord



de l'*Askena* qui ensuite portera les tableaux jusqu'au cargo *Caraïbes*. C'est un cerf-volant qui doit servir de signal. Mais une jeune vacancière vient sur la falaise avec un autre cerf-volant. Le patron de la vedette, croyant que l'embarquement des tubes doit se faire tout de suite, prévient le cargo par radio. Il n'est plus possible d'attendre ou de reporter l'affaire à plus tard : le prince d'Alpaga immerge les cinq tubes soudés contenant les toiles dont on a enlevé les cadres pour pouvoir les rouler. Mais l'*Askena*, sabotée par l'exquise Fantômette, ne peut récupérer les tubes. Pendant qu'on ramène le bateau au port afin de le réparer, l'adorable Fantômette plonge en scaphandre au pied de la falaise, prend les tubes et les confie à une brave épicière, Mme Hasparren.

— Chef, faut l'aplatir? grogna Bulldozer.

— Attends un peu! Continue, ma petite. »

Fantômette poursuivit :

« La conclusion de cela est bien

simple. Quand Etcheberry revient pour chercher ses tubes, il ne trouve rien du tout!

— Vous êtes sûr qu'il ne faut pas l'aplatir un peu, chef?

— Bulldozer, je t'ai dit de patienter! Mais dis-moi, Fantômette, pourquoi viens-tu de nous envoyer à l'épicerie? Les tableaux y étaient. Nous venons de les rapporter dans la voiture. Après t'être donné tout ce mal pour les prendre, tu nous les rends! J'avoue que je ne comprends pas...

— Ce n'est pas compliqué à deviner. Il fallait trouver un nouveau prétexte pour vous faire sortir d'ici. Je voulais vérifier s'il existait bien un souterrain reliant *Goïcoetchea* au blockhaus. »

Le Furet lança vers le plafond un nuage de fumée bleue. Il eut un petit rire sec.

« Alors, tu as fait ta vérification?

— Oui. Mais j'ai perdu trop de temps quand j'ai voulu entrer. Vous auriez pu laisser la porte ouverte!

— C'est vrai. Nous y songerons la prochaine fois.

— Merci. En tout cas, je suis contente d'avoir mené à bien cette petite enquête.

— Tant mieux, ma chère Fantômette! Moi aussi, je suis très satisfait. Nous avons retrouvé les tableaux, tu es en notre pouvoir et la police n'est au courant de rien. Donc, nous continuons. Notre fortune est assurée.

— Et moi, je vais pouvoir m'offrir une douzaine de costumes! » dit le prince d'Alpaga en vérifiant le pli de son pantalon.

Le gros Bulldozer fit un pas en avant :

« Alors, chef! Ça y est, je peux l'aplatir? »

Le Furet leva la main :

« Attends! j'ai une idée plus amusante. Puisque notre jeune amie aime tant sauter par cette fenêtre, nous allons lui donner l'occasion de renouveler cette performance.

— Je serai ravie de faire cela pour vous!

— Oui, mais pour varier un peu, nous allons t'attacher un bout de fer-

raillé au cou. Et on verra si tu nages aussi bien que la dernière fois. Bulldozer!

— Oui, chef?

— Va voir dans le blockhaus si tu trouves quelque objet lourd.

— J'y vais! »

Fantômette prit un air attristé.

« Vous croyez que ça va m'aider à flotter? Il vaudrait mieux un morceau de liège, non? »

Le Furet eut un sourire inquietant. Il murmura :

« C'est ça, amuse-toi, ma petite. Je t'assure bien que tu ne feras plus beaucoup de plaisanteries. Tu as eu le beau rôle pendant longtemps, mais maintenant c'est fini.

— Quel dommage! C'était si drôle de voir votre tête quand les gendarmes venaient vous chercher...

— Tu n'auras plus droit à ce spectacle. Ah! voici notre cher gros... »

Bulldozer apportait un bloc de béton dans lequel était scellé un anneau de fer. Le Furet se frotta les mains.

« Excellent! Ça va aller très bien.



Attache une corde à cet anneau et passe l'autre bout au cou de notre amie. »

En une minute, Fantômette se trouva solidement liée au bloc. Elle demanda avec un petit air malicieux :

« Alors, je vais encore prendre un bain? Aurai-je le temps de me sécher? Regardez, le soleil descend. D'ici une heure, il fera nuit... J'aurais peut-être dû apporter une serviette en papier buvard? »

Le Furet s'approcha.

« Suffit! Je ne te demande pas si

tu as une dernière volonté à exprimer, tu me répondrais sans doute par une bêtise?

— Oh! mon cher Furet, vous me connaissez bien mal. Je ne prononce que des paroles sensées. Et je vous remercie d'avoir pensé à me demander mes dernières volontés. C'est très gentil de votre part.

— Alors, parle!

— Je voudrais apprendre le chinois. »

Le Furet haussa les épaules.

« Allez, Bulldozer, balance-moi ce colis par la fenêtre! »

Le gros homme empoigna Fantômette qui dit joyeusement :

« Attendez, mon cher Bull, je vais compter jusqu'à trois. A trois, vous jetterez la ravissante Fantômette dans le vide. Attention!... Nous y sommes? Un... deux... trois... Feu! »

..

BANG!!!

Un éclair, un nuage de fumée... Bull-

dozer poussa un cri de douleur et lâcha Fantômette qui retomba sur le plancher en s'écriant :

« Entrez, messieurs, entrez! Vous êtes attendus... »

Le salon fut envahi par les uniformes verts des douaniers, bleus des policiers, beiges des gendarmes. Le Furet leva les bras, stupéfait de voir cette invasion totalement imprévisible. Il demanda à Fantômette :

« Mais... comment as-tu fait pour les alerter? Je ne t'ai même pas laissé le temps de téléphoner! »

Pendant qu'on la débarrassait de l'encombrant bloc de ciment, elle expliqua :

« Si, j'ai eu le temps de former deux chiffres sur le cadran. Le 1 et le 7. Et tout le monde sait que le numéro 17 est celui de la police.

— Mais je t'ai obligée à raccrocher!

— Oui. Seulement le support est coincé avec une allumette, de sorte que la police a pu entendre toute notre conversation... »

Le gros Bulldozer frottait son bras

gauche éraflé par la balle qu'avait tirée un gendarme. Il demanda :

« Alors, chef! C'est raté, notre affaire? »

— Tu ne le vois pas, imbécile! » grogna le Furet.

Quant au prince d'Alpaga, il soupira :

« Allons, ce n'est pas encore cette fois-ci que je me ferai faire une douzaine de costumes! »

Le départ des bandits fut salué par Fantômette qui leur cria :

« Au revoir! Si vous promettez de ne pas vous évader, je vous porterai des oranges! »

Le capitaine de gendarmerie s'approcha pour demander à la jeune justicière :

« Vous êtes bien la fameuse Fantômette, n'est-ce pas? »

— Mais oui.

— Ah! je l'avais deviné en voyant votre costume.

— Bravo! vous ne manquez pas de perspicacité.

— Merci. Mais dites-moi, au télé-

phone il a été question de tableaux volés et de souterrain?... »

Fantômette désigna le vestibule.

« Voyez-vous cette penderie? Le bas est truqué. C'est une trappe qui donne accès au souterrain. Vous y trouverez des tubes de métal qui contiennent les toiles. »

Douaniers, policiers et gendarmes s'engouffrèrent un par un dans l'étroite ouverture. Ils explorèrent le tunnel, le blockhaus, puis revinrent au salon. Il était vide.

« Tiens! dit le capitaine, elle n'est plus là? Où est-elle passée? »

On interrogea les policiers restés dehors : ils n'avaient vu sortir personne.

Estimant qu'elle avait accompli sa tâche et peu soucieuse d'avoir à fournir d'interminables explications, Fantômette était partie en sautant par la fenêtre.

Comme d'habitude!

